

JEAN ALESSON

---

LES  
**FEMMES DÉCORÉES**

LÉGION D'HONNEUR — MÉDAILLE MILITAIRE

ET LES

**FEMMES MILITAIRES**

---

**Quatrième Édition**



PARIS

G. MELET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

44, 45, 46 ET 47, GALERIE VIVIENNE

—  
1894



LES  
**FEMMES DÉCORÉES**

ET LES  
**FEMMES MILITAIRES**

T 8 D 4

JEAN ALESSON

---

LES  
**FEMMES DÉCORÉES**

LÉGION D'HONNEUR — MÉDAILLE MILITAIRE

ET LES

**FEMMES MILITAIRES**

---

**Quatrième Édition**



PARIS

G. MELET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

44, 45, 46 ET 47, GALERIE VIVIENNE

—  
1894

## AVANT-PROPOS

---

Notre étude sur les *Femmes décorées de la Légion d'Honneur et de la Médaille militaire* a paru pour la première fois en mil huit cent quatre-vingt-six, dans *Le Petit Journal*. Numéros des 8, 9, 10, 11 et 24 mai, et 2 juin.



LES

## FEMMES MILITAIRES

1

Si les femmes semblent être à leur place sur les champs de bataille, comme ambulancières, comme consolatrices, pour adoucir les horreurs stupides de la guerre, leur présence dans les lignes laisse une impression pénible. La femme qui fait le coup de feu est un personnage étrange. On supporte l'image de la femme qui se bat chez les Amazones de l'antiquité, ou chez celles du roi de Dahomey, parce que cette image est lointaine, mais on ne

l'accepte de nos jours qu'avec curiosité, et non avec admiration. La femme subit d'assez nombreuses vicissitudes dans la vie ordinaire pour qu'elle s'abstienne d'en rechercher de nouvelles dans les rangs de combat.

Mais, puisque plusieurs centaines de femmes, martyres volontaires de leur patriotisme et de leur bravoure, ont illustré l'histoire de France, nous allons parcourir cette partie de nos annales militaires. N'est-ce pas la préface indiquée de notre étude sur les femmes décorées ? La course sera rapide : nous l'effectuerons en trois étapes.

Dans la première, nous examinerons les femmes militaires depuis les temps éloignés jusqu'aux dernières années de l'ancienne monarchie. Nous étudierons ensuite la période agitée de la Révolution et du premier Empire. Enfin, notre troisième étape sera une revue des héroïnes de notre siècle.

Nous commettrons vraisemblablement de légers anachronismes nécessaires peut-être, qu'on veuille bien ne pas les relever. Nous esquissons modestement, et à la hâte, les figures d'un panthéon, sans porter nos vues vers l'autorité scrupuleuse de l'historien.

## II

Si l'on explore la France du moyen-âge, on remarque autour de ces étranges figures, moitié mystiques, moitié guerrières, de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc, sur lesquelles tant de milliers de livres ont été écrits ; Frédégonde conduisant à cheval ses troupes à la victoire et reconstituant la Neustrie ; Ethvige prenant le commandement militaire de la ville de Laon ; Gerberge dirigeant elle-même sur Dijon les compagnies destinées à vaincre celles de Robert de Trèves.

Guirande de Lavaur a fait des merveilles pour défendre sa ville natale ; Marie-Catherine Fouré de Poix, à la prise de Péronne, a enlevé un pavillon ennemi, et précipité dans un fossé l'enseigne qui venait de placer ce drapeau.

Les croisades avaient fourni des héroïnes. Michaud nous rappelle qu'après le siège de Saint-Jean-d'Acre les Sarrasins trouvèrent trois femmes parmi les captifs : elles avaient combattu à cheval, dissimulant leur sexe sous leurs armures.

Ne convient-il pas de mentionner, à propos de leur élan collectif, les habitants des nombreuses villes assiégées, les dames d'Orléans, d'Étampes, de Compiègne, de Saint-Riquier, de Montélimar, de Dôle, de la Rochelle, de Vitry, de Poitiers, de Montpellier, de Montauban, etc., conduites parfois par la plus énergique des leurs, telles que les dames de Castellane, menées par Judith Audran, ou que les dames d'Angers, surnommées les chevalières angevines, dirigées par Marguerite de Bresse-Anjou ? On est martial à Angers.

En jetant de la paille enflammée sur les assaillants, Brigitte Schicklin sauva la ville de Guebwiller, au quinzième siècle.

Dans les guerres féodales, en dedans ou

en dehors des villes ou des châteaux assiégés, un grand nombre de femmes ont fait acte de bravoure militaire. La comtesse Jeanne de Montfort a défendu Hennebon, et a pris ensuite la direction d'une flottille de guerre, montant à l'abordage, la hache à la main, ainsi que Froissart nous en a transmis la relation; elle a ensuite lutté contre Jeanne de Flandre, sa rivale, phase de l'histoire désignée par *la guerre des deux Jeannes*.

Jeanne Maillote ne s'est-elle pas distinguée à Lille, lors de la révolte des Hurlus (confédérés de Tournai)? Marie d'Harcourt n'a-t-elle pas défendu, l'épée à la main, son castel de Vaudemont?

Franchissons les siècles à grands pas.

La femme de Duguesclin a rejeté de leurs échelles des soldats anglais qui tentaient, par une escalade nocturne, de se rendre maîtres du château de Pontorson. Jeanne Hachette s'est emparée d'un étendard bourguignon au siège de Beauvais.

Dans l'armée de femmes improvisée par Jeanne Hachette pour combattre les 80,000 Bourguignons commandés par Charles le Téméraire, il se trouva une femme dont l'histoire a retenu le nom, la dame de Brétigny. Entre autres exploits, elle arrêta et fit rentrer en ville l'évêque de Beauvais qui se sauvait à cheval.

En récompense de leur héroïsme, les dames de Beauvais reçurent de Louis XI le droit de se vêtir à leur guise d'hermine et de soie, et de marcher dans les processions avant les hommes, prérogatives réservées jusque-là aux femmes de chevaliers.

Il convient de citer les Marseillaises, qui se défendirent vigoureusement contre les troupes assiégeantes du connétable Charles de Bourbon. La chronique a inscrit sur son Livre d'or les noms des dames de Bausset, de Roquevaire, de la Mure, etc., s'élançant aux bastions, entraînées par la dame de Monteaux :

Le glaive est leur parure et l'honneur leur égide.  
Monteaux les aguerrit ; c'est elle qui les guide.  
Un casque étincelant ajoute à leurs appas ;

et dont le souvenir est perpétué à Marseille par le boulevard des Dames, ouvert sur l'emplacement des bastions en question.

Citons la générale Diannouy La Caze, aidant son mari à former une expédition militaire à Madagascar.

Au siège de Perpignan, en 1542, une femme poète se révéla guerrière, Louise Charlin, dite Louise Labé, originaire de Lyon, surnommée par sa bravoure le *Capitaine Loys*, et plus tard la *Belle Cordière*, à cause de sa beauté et de son mariage avec un cordier. Louise Labé a écrit des poésies pleines de passion, souvent réimprimées, et dont l'une d'elles aurait inspiré, dit-on, à la Fontaine sa fable de *l'Amour et la Folie*.

Si l'amiral Coligny fut repoussé de la ville de Montélimar, assiégée par ses

roupes, c'est parce que les femmes de la ville s'étaient jointes aux hommes ; elles y étaient entraînées moins par leur foi catholique que par Marguerite Delaye qui combattit à leur tête, tua un chef de l'armée ennemie et perdit un bras à la bataille. La ville de Montélimar a élevé une statue à cette intrépide.

Une femme de lettres, qui aurait été non moins vaillante que Louise Labé, la comtesse de Saint-Balmont, née Barbe d'Ernecourt, a joué du mousquet, en Espagne, assez heureusement pour faire des prisonniers. Celle-ci a écrit une tragédie : *Les Jumeaux martyrs*, puis s'est éteinte, en 1660, âgée de cinquante-huit ans, dans le couvent des religieuses de Sainte-Claire, à Bar-le-Duc, à quelques lieues de son pays natal. Les chroniqueurs l'ont surnommée *l'Amazone chrétienne*.

Qui donc, en Auvergne, ne connaît pas le nom de Madeleine de Saint-Nectaire qui, au temps de la Réforme, fit la guerre

pendant dix ans, s'empara de Mauriac ainsi que d'autres places fortes du Haut-Pays. C'est de cette intrépide huguenote que le roi Henri IV dit plus tard : « Ventre-saint-gris, si je n'étais le Roy de Navarre, je voudrais estre la gente et noble Madeleine de Saint-Nectaire. »

En 1652, une femme illustra son nom à la défense du faubourg Saint-Antoine de Paris ; ce fut Anne de Vaux, dite *Bonne-Espérance*, qui avait été nommée lieutenant quatre années auparavant.

A la prise de Limbourg, un des mousquetaires les plus valeureux était une femme : Christine de Meyrac.

Le régiment de Condé eut dans ses rangs un soldat dont son histoire a lieu d'être fière. Il s'agit du chevalier Balthazar, surnom de Geneviève Prenoy, de la ville de Guise, cornette, puis lieutenant de cavalerie. Elle se battit comme une lionne, fut blessée à la prise de Valenciennes, et dut subir la terrible opération du trépan.

Ne traversons pas la Fronde, dans laquelle M<sup>lle</sup> de Montpensier et d'autres femmes de qualité jouèrent un grand rôle, sans dire un mot de la personnalité étrange d'une contemporaine, M<sup>me</sup> de la Guette, née Catherine Meurdrac, qui, à l'âge auquel les fillettes jouent à la poupée, faisait des armes et montait à cheval. Elle eut l'occasion de défendre ses propriétés ; elle le fit à cheval, le pistolet à son petit poing ganté, exploits qui lui valurent de la part de quelques officiers de l'armée de Lorraine, le surnom de la *Saint-Balmont de la Brie*. Elle a laissé des *Mémoires* curieux, fourmillant d'anecdotes, qui retracent son caractère énergique et masculin. J'ai lu, entre autres, à la page 66 de l'édition rare de 1681, qu'un jour, pour rompre une discussion très vive qui s'était élevée entre son père et son mari, elle enleva ce dernier et le porta dans une chambre voisine.

Nous inscrivons, pour mémoire, le nom

du chevalier ou de la chevalière d'Éon.

Toutes ces héroïnes et tant d'autres n'ont-elles pas poussé dans ses plus admirables limites la vaillance féminine !

Si, de ces époques troublées et sanglantes, on passe à une crise non moins sanglante, celle de la Révolution et de l'Empire, les vaillantes se forment en bataillons compacts.

Dans le Dauphiné, à Maubec, à Angers, il surgit des compagnies de fédérées. Nous pourrions rechercher les plus intrépides champions féminins, mais nous ne voulons pas sortir trop souvent de notre cadre, pour l'instant du moins. Il y a, d'ailleurs, à faire une distinction entre l'abnégation raisonnée d'un combattant militaire et l'affolement politique d'un révolté. Ce dernier croit se défendre lorsque, le plus souvent, il attaque.

Nous croyons utile de distinguer aussi les femmes qui combattent, des femmes, non moins courageuses, qui sont les auxi-

liaires des armées, et qui aident au ravitaillement au mépris de leur vie propre, telles, par exemple, que Jacqueline Robins, dont on a inauguré la statue à Saint-Omer, le 16 juin 1884. En 1710, Jacqueline Robins navigua seule, la nuit, pour rapporter de Dunkerque à Saint-Omer des munitions à la garnison assiégée par François de Savoie et Jean Churchill, pendant la guerre dite de Succession.

On peut former un fort volume avec la galerie des femmes de cette catégorie ; elles sont nombreuses, et leur bravoure ne le cède pas à celle des femmes militaires.

## III

Les Vendéennes ont montré beaucoup de bravoure : Jeanne Robin, M<sup>me</sup> de La Rochefoucauld qui rallie, sabre en main, les paysans au pied de son château de Puy-Rousseau ; Antoinette Adams, surnommée le chevalier Adams, qui voulut être fusillée *debout* par ses vainqueurs ! etc.

Deux belles figures de femmes militaires sont celles des sœurs Théophile et Félicité de Fernig, qui servirent comme lieutenants dans la cavalerie de Dumouriez, et se distinguèrent à Valmy, à Anderlecht et surtout à Jemmapes, où l'une d'elles fit prisonniers deux soldats hongrois ! Après chaque combat, tandis que le corps d'armée, épuisé, se reposait sous la tente, les intrépides jeunes filles, se souvenant alors qu'elles étaient femmes, descendaient de

cheval et parcouraient le champ de bataille pour aider à relever les blessés, ceux de l'ennemi avec autant de sollicitude et de charité que leurs compagnons d'armes.

Louise Audu, Jeanne Lacombe, etc., ont leurs aventures consignées dans les ouvrages de Tranchant et de La Barre Duparcq.

Ici se place le souvenir de Catherine Pochelat. Les engagés volontaires de la section des Enfants-Rouges, en 1792, comptèrent dans leurs rangs une jeune fille de vingt ans. Elle fut enrôlée dans l'artillerie et s'y distingua par l'adresse de ses manœuvres ; elle se signala, comme premier servant de gauche, à Bossat et à Jemmapes, où sa compagnie aida le 71<sup>e</sup> régiment, ci-devant Vivarais, à repousser le régiment de dragons de Cobourg ; elle passa ensuite dans l'infanterie de la Légion des Ardennes et s'y vit nommée sous-lieutenant.

Dans sa séance du 26 juin 1793, la Convention déclara que Catherine Pochelat avait bien mérité de la patrie et lui alloua une pension annuelle de 300 livres. Plus tard, cette pension fut portée à 550 livres; elle en fut avisée en ces termes par Carnot : « Le Ministre de la guerre à la citoyenne Pochelat Catherine, sous-lieutenant, demeurant à Paris, rue de Bussy, 303. — Je vous donne avis, citoyenne, qu'aux termes de l'art. 54 du décret du 28 fructidor an VII, votre pension vient d'être convertie en solde de retraite et fixée à la somme de cinq cent cinquante francs. »

Un dossier la concernant figure au musée Carnavalet.

Catherine Pochelat était née à Époisses (Côte-d'Or), le 21 janvier 1770.

Dans un autre ordre d'idées, il convient de rappeler le nom d'Henriette Cochet. Celle-ci, revêtue de l'uniforme militaire, combattit pour le salut de la ville de

Lyon, dont le siège avait été ordonné par la Convention. Elle fut prise les armes à la main et passa devant le Conseil révolutionnaire. En manière de jugement, les membres de ce conseil touchèrent du doigt la petite hache en argent qu'ils portaient au cou, ce qui voulait dire : condamnée à mort. Henriette Cochet fut guillotinée ! Elle avait trente ans !

Les annales militaires ont dû porter au Livre d'or le nom de Rose Barreau, dite *Liberté*, qui prit du service entre son mari et son frère, au deuxième bataillon du Tarn, et qui fit le coup de feu en Espagne, sous le commandement de La Tour-d'Auvergne. A l'attaque d'une redoute, elle perdit son frère et son mari, elle épuisa alors jusqu'à sa dernière cartouche, et fendit d'un coup de crosse la tête d'un Espagnol. Napoléon lui servit une pension et la fit entrer aux Invalides, à Avignon.

Les vivandières qui ont suivi partout les légions de Napoléon I<sup>er</sup> ont été, pres-

que toutes, des héroïnes. Dans l'entraînement général, elles avaient acquis le mépris de la mort, qui fait faire des prodiges d'audace, et gagne la vénération des soldats. Par malheur, en ces années de fer et de poudre, les ordres du jour se succédaient nombreux et laconiques ; malgré la vigilante démocratie des chefs, une infinité d'humbles, tombés en héros pour l'honneur du drapeau, ne figuraient pas sur les relevés nominalifs.

Beaucoup de ces femmes qui accompagnaient nos armées sont mortes en accomplissant des actes de charité suprême, en emportant, avec une énergie maternelle, des blessés sur leurs épaules ; elles ont été tuées à peine entrevues de ceux qu'elles sauvaient, lesquels n'ont pu transmettre à la postérité les doux noms de ces braves cœurs. Pendant la campagne de Russie, les généraux des Essarts, d'Ornano, tombés blessés ont été sauvés par des cantinières

qu'ils ont eu la chagrin de ne pouvoir ni désigner ni retrouver.

Napoléon n'eut pas que des cantinières valeureuses ; ses armées ont recélé des femmes-soldats, dont l'épopée est aussi touchante que glorieuse. Nous citerons les principales.

La fameuse Ducoud-Laborde servit comme volontaire au 6<sup>e</sup> hussards, sous le nom de *Breton-Double*. Elle gagna les galons de maréchal des logis, grade de son mari, le sieur Poncet. A Eylau, elle tua un capitaine russe. A Friedland, elle fut blessée grièvement, se pansa elle-même, remonta à cheval et fit prisonniers six Prussiens. Enfin, à Waterloo, elle vit son mari tué à ses côtés, eut une jambe fracassée et fut amputée sur le champ de bataille. Elle fut recueillie par un officier irlandais, qui l'entoura de soins respectueux jusqu'à ce qu'elle pût rentrer en France.

Angélique Brulon, née Duchemin. (*Voir les Femmes décorées.*)

Personne n'a oublié Thérèse Sutter, née Figueur, cavalier au 15<sup>e</sup> dragons, surnommée *Sans-Gêne*, qui sauva la vie d'un officier supérieur, fut blessée et faite prisonnière par les Autrichiens. Pensionnée par l'État, elle s'est éteinte à l'hospice des Ménages.

Rien n'est plus curieux que les états de services de ces vaillantes Françaises ; on croit lire la biographie brève, toute militaire, des grognards du premier Empire.

Voici, pour exemple, l'état authentique, certifié par le maréchal Lannes, des services de Thérèse Figueur ; nous le copions sur un livre spécial publié sur elle en 1842 (1).

« 15<sup>me</sup> RÉGIMENT DE DRAGONS

« Figueur, dite *Sans-Gêne* (Thérèse), née à Talmay, département de la Côte-

(1) *Les campagnes de M<sup>lle</sup> Thérèse Figueur, aujourd'hui M<sup>me</sup> veuve Sutter, ex dragon aux 15<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> régiments, de 1793 à 1815* : (Paris, Dauvin et Fontaine, 1842, in-8.)

d'Or, le 17 janvier 1774, fille de Pierre Figueur et de Pauline Viard, engagée dans la légion Allobroge, le 9 juillet 1793, incorporée avec ladite légion dans le 15<sup>me</sup> régiment de dragons, le 12 germinal an II.

« A fait les campagnes de 1792 à l'armée d'Italie, celles des années II et III aux Pyrénées-Orientales, et celles des années IV, V, VI, VII et VIII à l'armée d'Italie : de plus, la fin de l'an VIII et l'an IX dans le 9<sup>me</sup> régiment de dragons, où elle avait été incorporée avec le dépôt du 15<sup>me</sup>, après l'embarquement pour l'Égypte.

« A l'affaire de la Fonderie, le 26... an III, quoique poursuivie par l'ennemi, ayant remarqué parmi les morts et les blessés, sur le champ de bataille, le général Noguez grièvement blessé d'une balle à la tête, elle sauta aussitôt de cheval, se fit promptement aider, le mit en avant sur son cheval, et le conduisit ainsi jusqu'à l'endroit où il put recevoir les secours dont

il avait besoin. — Elle sauva encore plusieurs volontaires de la 17<sup>me</sup> très blessés, qui auraient été tous noyés sans son secours. — Elle fit un homme et une femme prisonniers sur la route de Bascara; sa carabine ayant été brisée, elle reçut un des pistolets du général Augereau.

« Blessée d'une balle au sein gauche, au siège de Toulon; blessée de quatre coups de sabre à la bataille de Savigliano, le 13 brumaire an VIII.

« A eu un cheval tué sous elle en l'an II, étant à la découverte, sur la route de Perpignan au Boulon, ledit cheval lui appartenait; un autre cheval tué au siège de Rosas, un autre tué le 13 brumaire an VIII, à l'affaire de Savigliano; ce cheval lui avait été donné par le comte Belin de Buca, étonné de son intrépidité et de sa valeur.

« Elle fut faite prisonnière le 8 brumaire an VIII, délivrée par ledit comte Belin, et rendue à son corps le 10 du même mois. Ce qui fut cause de cette prise, ce

fut son extrême valeur et son humanité envers un carabinier de la 17<sup>me</sup> légère, qui avait eu la cuisse coupée, et qu'elle conduisit à l'hôpital sur son cheval.

« Prisonnière une seconde fois, le 13 du même mois, à l'affaire de Savigliano, elle fut rendue, après vingt jours de détention, par le prince de Ligne, à qui elle avait déclaré son sexe.

« Le tout a été certifié véritable par les membres du conseil d'administration du 15<sup>me</sup> régiment de dragons de Montélimar, le 21 fructidor an IX.»

En marge est écrit comme apostille.

« Je certifie l'état ci.

« *Signé* : le maréchal Lannes. »

Marie Schellinck, sous-lieutenant, fut décorée, ainsi que le *Joli Sergent*, du 27<sup>e</sup> de ligne, Virginie Ghesquière. (*Voir les Femmes décorées.*)

Élisabeth Hatzler, Alsacienne, pour suivre son mari, a servi comme dragon

dans l'armée française. Le frêle conscrit, cheveux coupés sous le casque, alla ainsi jusqu'à Moscou. A l'immortel passage de la Bérésina, Élisabeth Hatzler dut rester en arrière de l'armée, parce que son mari, alors officier, avait reçu une blessure grave. Elle l'emporta en traîneau durant plusieurs jours ; mais ses efforts demeurèrent sans fruit, car le couple fut fait prisonnier par les Cosaques. Revenue en France, deux ans après, en 1819, Élisabeth Hatzler devint veuve. Elle partit en Amérique et s'y fixa ; elle est morte à Philadelphie, âgée de quatre-vingt-onze ans, dans toute la plénitude de ses souffrances douloureuses.

On cite Marie Fetter, qui, en qualité de cantinière, a assisté aux batailles de Leipzig, de Dresde, de Wagram et d'Austerlitz, où elle s'est fait remarquer par son abnégation et son courage. Napoléon III lui servait une pension sur sa cassette.

Le *Petit Journal* du 30 août 1890 a rap-

pelé l'attention publique sur la plus célèbre des anciennes cantinières, celle que l'histoire a baptisée la doyenne des cantinières, elle se nommait Thérèse Jourdan ; elle fit avec son mari, le sergent Patru, toutes les campagnes d'Italie du général Bonaparte.

Elle fit partie de l'expédition d'Égypte, prit part à la bataille des Pyramides, à la bataille d'Austerlitz. Elle suivit ensuite nos armées en Espagne, en Portugal, en Allemagne, en Russie. Après Waterloo, elle fit partie de la légion de l'Aube et alla en Espagne, puis suivit son régiment, le 4<sup>e</sup>, sur les plages d'Afrique en 1830.

Elle ne prit sa retraite qu'en 1868, et, malgré tant de fatigues et de périls, ne mourut qu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, à Issoudun, où elle était nourrie par l'ordinaire du régiment.

Une autre, sa rivale en gloire, Catherine Rohmer, donna huit fils à l'armée ; deux furent tués ainsi que son mari ; elle même fut blessée deux fois.

## IV

Nous voici parvenus à notre troisième étape.

Les premières campagnes d'Afrique ont eu leur contingent féminin; le nom de la veuve Perrot vient aussitôt à la mémoire. Cette brave cantinière fut blessée et décorée sur le champ de bataille. (*Voir nos Femmes décorées.*)

Sous le second Empire, les guerres fréquentes révélèrent dans les rangs l'existence de nouvelles braves. Plus heureuses que leurs devancières, celles-ci purent être signalées et recevoir soit la croix, soit la médaille militaire. Annette Drevon eut la croix en qualité de cantinière au 32<sup>e</sup> de ligne et au 2<sup>e</sup> zouaves.

Jeanne Bonnemère, qui vend des fleurs aux Halles et dont la poitrine est constel-

lée de croix et de médailles : médaille militaire, croix de Medjidié, médailles commémoratives des expéditions de Crimée et de Rome. Jeanne Bonnemère a encore assisté à Gravelotte, à Borny, à Orléans, à Arthenay. C'est elle qui avala une dépêche militaire pour sauver un corps d'armée.

La liste qu'on lira plus loin des femmes décorées de la médaille militaire est une des plus touchantes pages de nos annales.

Elle révèle au public les noms jusque-là obscurs pour lui de cantinières qui, dans la défense de la patrie, ont rempli de si admirables rôles épisodiques.

Toutes ces femmes ont senti le terrain trembler sous le canon, toutes ont entendu les balles siffler à leurs oreilles, toutes ont vu le tourbillon des morts et des blessés s'abattre à leurs pieds, toutes ont entendu les appels sinistres des mutilés désespérés, toutes ont disputé à la mort et à l'ennemi des drapeaux, des dépêches

et des soldats blessés, pour les transporter à l'abri de la tourmente humaine.

Dominées par la compassion et la charité, aucune n'a reculé, nous l'avons dit, aucune ne s'est troublée, chacune d'elles a spontanément trouvé le secret sublime de faire au delà du devoir.

Si l'on ne peut rien pour celles de ces femmes que la lutte a tuées, on doit honorer doublement celles qui ne doivent leur salut qu'au hasard.

C'est ce que l'on fait en les décorant.

Un arrêté ministériel a supprimé l'uniforme des cantinières et l'a remplacé par une simple plaque portée en brassard. Cette mesure était-elle nécessaire ? L'armée vit d'insignes. Cet uniforme pittoresque avait été si vaillamment et si chèrement honoré ! La cantinière française mérite mieux qu'un accoutrement gris et terne de femme de ménage. S'il faut voir le chauvinisme s'éteindre avec le siècle, que le désenchantement et le

scepticisme ne parlent pas d'en haut. Telle est du moins notre très humble prière.

Deux femmes télégraphistes ont reçu la médaille militaire M<sup>lle</sup> Dodu (*voir sa notice aux Femmes décorées*) et M<sup>lle</sup> Weick.

M<sup>lle</sup> Weick a tenu successivement les bureaux de Schlestadt et de Strasbourg pendant la guerre de 1870 ; sans relâche, travaillant nuit et jour, elle expédiait au cœur de la France ces mille dépêches navrantes annonçant nos désastres. Son bureau de Strasbourg était le point de mire des Allemands, lorsqu'ils ont commencé le bombardement de cette ville. Jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce que l'appareil fût brisé, jusqu'à ce que les derniers fils fussent coupés, M<sup>lle</sup> Weick est restée au télégraphe, expédiant, jusqu'au dernier, les soupirs de la ville agonisante.

A tous ces fiers noms, il convient d'ajouter les suivants : M<sup>me</sup> Louise de Beau lieu, engagée comme aide-major et ré-

compensée, peut-être insuffisamment, par une médaille de 1<sup>re</sup> classe.

M<sup>me</sup> de Beaulieu était institutrice lorsqu'éclata la guerre de 1870; elle s'engagea d'abord comme cantinière et fut blessée à Champigny; puis, durant la Commune, elle installa une ambulance à ses frais, dans laquelle elle perdit même sa fortune. Elle faillit être fusillée par les fédérés. On lui doit la conservation de l'Hôtel des ventes et de la Mairie du IX<sup>e</sup> arrondissement qu'on voulait incendier. En récompense de tels actes énergiques, le général de Cissey lui aurait envoyé sa médaille militaire, mais aucun décret confirmant cet envoi ne parut à *l'Officiel*.

M<sup>me</sup> Louise de Beaulieu est titulaire de huit médailles d'honneur.

N'oublions pas de rappeler le nom de dame Bordin, née Marie-Louise Sumons, cantinière au 13<sup>e</sup> régiment d'infanterie, qui a reçu, en 1883, une médaille d'honneur pour sa belle conduite. Elle avait été

blessée en 1870, alors qu'elle servait au 2<sup>e</sup> bataillon des mobiles de la Nièvre.

Poursuivons notre revue en nommant M<sup>me</sup> Breucq, cantinière aux éclaireurs à cheval de la Seine, à qui l'Académie française a décerné un prix Montyon; M<sup>me</sup> Massey, engagée volontaire, blessée au feu; M<sup>me</sup> Augusta d'Hennezel, actrice sous le nom d'Augusta Colas, blessée au plateau d'Avron; M<sup>lle</sup> Laurentine Proust, dite *l'Héroïne de Châteaudun*, qui, sous les obus allemands, approvisionna avec diligence les défenseurs des barricades.

On murmure aussi, avant que nous ne l'écrivions, le nom de Julienne Jarrethout, cantinière de francs-tireurs, décorée. (*Voir les Femmes décorées.*)

Nous ne saurions manquer d'ajouter à ces éclatantes personnalités celle de M<sup>lle</sup> Lix, ex-capitaine de francs-tireurs des Vosges. Pouvons-nous laisser dans les cartons le nom de M<sup>me</sup> veuve Louise Imbert qui, au péril de sa vie, a traversé plusieurs

fois les lignes prussiennes pour porter des dépêches dans Metz assiégée ?

Il convient de citer M<sup>me</sup> de Beire, surnommée la *Mère des Français*, présidente de la Société de secours aux blessés du Tonkin, décorée tout récemment de l'Ordre du Dragon de l'Annam.

*L'Indépendant de Péronne* a publié en 1886 un article sur cette femme écrit par un officier supérieur du corps expéditionnaire. C'est une page d'histoire documentaire, intéressante et bonne à reproduire. La voici :

« Il n'est pas un officier revenant du Tonkin qui ne connaisse cette brave et digne femme, presque octogénaire, qu'on a justement surnommée la *Mère des Français*, à Hanoi.

« Julie-Rosalie-Isabelle de Beire est la première Française qui ait mis le pied au Tonkin.

« Aimée et appréciée par tout le corps d'occupation, elle mérite de devenir popu-

laire en France pour sa belle conduite et à cause des services qu'elle a rendus à ses compatriotes, à quatre mille lieues de France.

« Isabelle de Beire est née à Dunkerque le 31 août 1815. Elle se trouvait veuve au Havre, quand un fils adoptif, M. d'Argence, capitaine au long cours, la décida à venir le rejoindre dans l'Extrême-Orient; elle s'embarquait à Marseille, au mois d'avril 1869, pour Shanghai.

« Peu de temps après son arrivée dans cette ville avaient lieu les troubles de Tien-Tsin, pendant lesquels furent assassinés : M. Fontanier, consul de France ; le chancelier, M. Simon ; M<sup>me</sup> Thomassin et M. Thomassin, interprète de la légation française à Pékin.

« Le contre-coup de cet événement se fit particulièrement sentir à Shanghai, où nos nationaux coururent de grands dangers. Les Chinois avaient complété le massacre général des Européens. M<sup>me</sup> de

Beire déploya dans cette circonstance une grande intrépidité. Par sa ferme contenance, et les armes à la main, elle sut non seulement préserver sa maison du pillage et de l'incendie, mais encore elle sauva quelques Françaises réfugiées chez elle.

« Il y a quinze ans, lorsque Jean Dupuis résolut de remonter le fleuve Rouge, le capitaine d'Argence, qui commandait un des bateaux de la flottille de Dupuis, obtint l'autorisation de se faire accompagner au Tonkin par sa mère adoptive. « Elle pourrait, disait-il, s'y rendre utile à cause de quelques notions de médecine qu'elle possède ; elle pourrait aussi, en sa qualité de veuve d'un ancien commerçant, y fonder quelque établissement. »

« M<sup>me</sup> de Beire s'embarqua à Shanghai sur le *Laokai* et vint s'établir au Tonkin, qu'elle n'a plus quitté. C'est ainsi qu'elle assista aux événements qui s'y sont déroulés depuis 1872.

« M<sup>me</sup> de Beire partagea toutes les péripéties de l'audacieuse expédition de Dupuis et de la merveilleuse conquête entreprise par Francis Garnier. Elle vit ensuite arriver Henri Rivière.

« Le 12 mai 1883, trois cents Pavillons-Noirs attaquent la mission catholique d'Hanoï, où M<sup>me</sup> de Beire se rendait journellement pour soigner les blessés indigènes qui l'avaient défendue quelque temps auparavant contre une première attaque. Il avait été convenu avec le père Landais, directeur de la mission, qu'à la première alerte tous les défenseurs civils de la cause française se réuniraient dans sa maison, bâtie en maçonnerie, pour s'y défendre convenablement.

« La *cainhà* ou cabane de M<sup>me</sup> de Beire, qui se trouvait près de la mission, est traversée par un boulet. La brave femme s'y voit cernée par une bande d'assaillants qui tirent sur les ouvertures de son habitation.

« Ce fut un miracle si elle put échapper et gagner la mission, en emportant dans ses bras son petit *boy* Paul, un enfant indigène qu'elle a élevé et auquel elle est fort attachée.

« A peine M<sup>me</sup> de Beire atteignait-elle la mission que les Pavillons-Noirs pénétraient sous la véranda, poursuivant les indigènes chrétiens qui cherchaient un refuge.

« Il y eut des morts de part et d'autre, mais le chef des assaillants fut tué lui-même.

« Pendant ce temps, les pirates incendiaient la *caï nhà*, où ils avaient compté trouver « la Française » à laquelle ils avaient voué une haine mortelle. M<sup>me</sup> de Beire avait, quelques jours auparavant, le revolver au point, fait rebrousser chemin à quatorze coolies qui transportaient des munitions de guerre aux Pavillons-Noirs !

« On se rappelle l'épisode de la défense de la mission ; les pères étaient énergique-

ment secondés par cinq matelots que le commandant Rivière avait envoyés à leur aide.

« Dans cette circonstance, M<sup>me</sup> de Beire remplit courageusement le rôle qui revenait à une femme ; elle pansa les blessés, et pendant l'action on la vit continuellement exposer sa vie pour ravitailler les défenseurs et leur porter l'eau qui servait à rafraîchir les canons de fusil, fortement échauffés par un feu continu.

« Quelques jours après, c'était le 19 mai, vers huit heures du matin, la sinistre nouvelle de la mort du commandant Rivière était connue ; l'aspirant Moulun et le lieutenant d'Héral de Brisis venaient d'être tués, et le commandant Berthe de Villers était mortellement blessé.

« Voilà pourquoi tous l'appellent la *Mère des Français*. »

Nous n'avons voulu parler que du courage militaire chez les femmes. Si cette modeste et trop rapide revue s'étendait

au courage civique, — vertu peut-être plus belle encore que le courage militaire, — un énorme volume suffirait à peine pour enregistrer des actes mémorables tels que ceux de M<sup>lle</sup> de Sombreuil, de M<sup>mes</sup> de Lavalette, de Lucile Desmoulins, Abicot de Ragis, etc., etc.

Nous restons dans notre cadre et nous passons maintenant à la brillante série des Femmes décorées de la Légion d'honneur et de la médaille militaire.



LES  
FEMMES DÉCORÉES  
DE LA LÉGION D'HONNEUR

C'est en 1808, six années après la fondation de l'Ordre (1), que le grade de chevalier de la Légion d'honneur fut, pour la première fois, conféré à des femmes : trois femmes soldats, Virginie Ghesquière, Marie Schellinck et Joséphine Trinquart.

(1) L'ordre de la Légion d'honneur, créé le 19 mai 1802 ne fut inauguré que deux ans plus tard, le 14 juillet 1804.

En 1815, une religieuse, sœur Marthe, fut la quatrième femme qui reçut le ruban rouge.

N'y eut-il, de 1815 à 1851, qu'une seule femme, la veuve Perrot, méritant la croix, ou ne sut-on pas en découvrir, ou ne le voulut-on pas? C'est un problème dont nous laissons à d'autres le soin de trouver la solution.

De 1851 à 1865, il fut fait huit chevaliers féminins. Enfin, dès 1883, il entra dans la pensée du Gouvernement d'admettre plus généreusement les femmes dans notre Ordre national. En effet, depuis cette date, la Légion inscrit chaque année sur son Livre d'or plusieurs noms féminins. Dans le cours de l'année 1887, la République a décoré jusqu'à cinq femmes.

Alors qu'on avait décoré des drapeaux, des villes (1), une communauté reli-

(1) Chalon-sur-Saône, Tournus, St-Jean de Losne, le 22 mai 1815, Roanne, le 7 mai 1864, et Châteaudun, le 3 octobre 1877.

gieuse (1), des enfants (2), un brave chien (3), il eût été ridicule en effet de continuer de marchander la croix aux femmes.

Malgré l'outrage fait à notre ordre national par le marquis de Maubreuil, qui attacha la croix à la queue de son cheval; en dépit de l'indifférence affichée par Lafayette, Ducis, Népomucène Lemercier, l'abbé Delille, etc., qui refusèrent le ruban rouge; malgré les railleries orgueilleuses des artistes Courbet et André Gill; — épigrammes qui, en réalité, ne s'adressaient qu'aux dispensateurs de la décoration, — la croix de la Légion d'honneur est et demeure une récompense en-

(1) Le couvent de Nuits.

(2) Onze jeunes gens de 16 à 18 ans, volontaires dans la garde mobile de 1848, ont été décorés pour faits d'armes aux barricades.

(3) Le chien Moustache qui, à Austerlitz, a arraché des mains des Autrichiens un drapeau français pour le rapporter dans nos rangs, a été décoré par le maréchal Lannes. L'épisode a fourni au peintre Alexandre Bloch le motif d'une excellente toile fort remarquée au Salon de 1890.

viée, un insigne flatteur et respecté qui fera faire aux hommes, encore longtemps, de grandes choses.

Revenons aux femmes. Parcourons, dans son ordre chronologique, cette admirable galerie de Françaises.



## 1. -- VIRGINIE GHESQUIÈRE

Virginie Ghesquière, dite le *Joli Sergent*, dut la croix à son amour fraternel. Comme le *Brasseur de Preston*, elle servit dans l'armée à la place de son frère, trop faible pour résister aux fatigues du service militaire, — l'armée n'était pas une sinécure sous Napoléon ; — elle se substitua à lui, prit ses vêtements, sa feuille de route et se fit incorporer comme homme au 27<sup>e</sup> de ligne.

L'histoire ne dit pas si le bien-aimé frère protesta énergiquement contre cette affectueuse substitution.

Voici en deux mots l'action valeureuse rapportée par La Barre Duparc et Alfred Tranchant, et qui valut la croix, en 1808, à Virginie Ghesquière, qui servait alors dans les troupes françaises envoyées en Portugal sous le commandement de Junot.

Pendant un engagement meurtrier, le colonel du 27<sup>e</sup> de ligne tombe blessé grièvement ; la victoire demeure aux Français ; nos régiments se rallient, mais on constate la disparition du colonel : aussitôt le sergent Ghesquière s'écrie qu'il faut chercher le corps du colonel et le rapporter. Il part seul, cherche et trouve.

Le colonel vivait encore. Deux officiers anglais passent à cheval, le sergent fait feu, tue l'un, blesse l'autre, reçoit une balle, maîtrise sa souffrance, s'empare des chevaux et tente de placer le colonel sur l'une des montures sans y réussir ; mais heureusement des camarades accourent et l'aident. On transporte l'officier à l'ambu-

lance où la science et les soins le sauvent. Le gentil sergent est blessé, lui aussi ; un pansement est urgent ; il le refuse ; le chirurgien insiste, ordonne ; le petit sergent résiste.

Le major, impatienté, lui dit : « Allons, déshabille-toi, que je te recouse la basane » (historique). Et comme le sergent ne bouge pas, les infirmiers déboutonnent la tunique ensanglantée et mettent à nu la poitrine d'une femme.

La supercherie constatée, il ne reste plus qu'à inscrire à l'ordre du jour l'action d'éclat de Virginie Ghesquière et de la consacrer par la croix. Ce qui fut fait.

Cette vaillante, qui était née à Deulemont, près de Lille, s'est éteinte en 1853 ou 1854, presque centenaire, dans la maison de refuge d'Issy.





## 2. — MARIE SCHELLINCK

Marie Schellinck était Belge. Ne jugeant aucune carrière plus belle que celle des armes, elle fit abstraction de son sexe et s'enrôla dans l'armée française où, grâce à son respect pour la discipline, elle devint en peu de temps caporal.

Marie Schellinck fut faite sergent à Jemmapes, où elle reçut six coups de sabre ; elle avait alors trente-trois ans. On ne la désigna plus autrement que par cette image : *le Sergent de Jemmapes*. Elle prit part à la bataille d'Arcole, fut blessée de nouveau à Austerlitz ; enfin elle se distingua si

brillamment à Iéna qu'elle y fut nommée sous-lieutenant. Napoléon voulut, en présence de son état-major, attacher sa propre croix sur la poitrine de cette héroïne.

Voici, au surplus, un extrait d'article du capitaine Walder, publié dans la *Revue militaire belge*.

Schellinck (Marie-Jeanne), née à Gand en 1757, décédée à Menin en 1840.

Entrée au service au 2 <sup>e</sup> bataillon belge .....	15 avril 1792
Caporal .....	15 juin 1792
Sergent .....	7 déc. 1793
Prisonnier de guerre en Autriche (Italie) .....	3 mars 1797
Rentrée en France .....	11 juin 1798
Sous-lieutenant .....	9 janv. 1806
Pensionnée et chevalier de la Légion d'honneur .....	20 juin 1808

*Campagnes.* — Campagnes de 1792, 1793, 1794, en Belgique; 1795, en Hollande; 1796, 1797 et 1800, en Italie; en 1804, côtes de l'Océan; 1805, en Allemagne; 1806, en Prusse, et 1807 en Pologne.

*Blessures et citations.* — 6 coups de sabre à la bataille de Jemmapes, citée à l'ordre du jour à la bataille d'Arcole; à Austerlitz, blessée d'un coup de feu à la cuisse gauche; le 15 octobre 1806, blessée à Iéna.

Napoléon, en lui remettant la croix, dont il n'était guère prodigue, lui dit : « Madame, je vous fais 700 fr. de pension et « chevalier de la Légion d'honneur.

« Recevez de ma main l'Étoile des braves que vous avez si noblement conquise. » Puis se tournant vers ses officiers : « Messieurs, leur dit-il, inclinez-vous respectueusement devant cette femme courageuse : c'est une des gloires de l'Empire. »

Remarquons, à ce propos, qu'à cette époque la pension d'un chef de bataillon ne s'élevait qu'à 800 francs.

Lorsque Napoléon I<sup>er</sup>, accompagné de Marie-Louise, vint à Gand, en 1811, on présenta à l'impératrice le (ou la) sous-lieutenant Schellinck; l'impératrice lui fit cadeau d'une robe de soie, d'une broche et d'une paire de boucles d'oreilles. Il va sans dire que la femme soldat avait repris, depuis sa mise à la retraite, les vêtements de son sexe.

De vieux Gantois se rappelèrent long-

temps la vieille Schellinck, abonnée au théâtre de Gand, qui étalait avec un légitime orgueil, sur sa robe des dimanches, la croix de la Légion d'honneur.

Le document que l'on vient de lire existe encore dans la salle de délibérations du village d'Afsné, près de Gand.

Marie Schellinck est morte âgée de quatre-vingt-deux ans.



### 3. — JOSÉPHINE TRINQUART

Joséphine Trinquart était vivandière au 63<sup>e</sup> régiment de ligne; sa présence à la Moscowa et de nombreux actes d'intrépidité lui ont fait attribuer à tort le mérite d'avoir sauvé les généraux d'Ornano et des Essarts. Ces officiers ont dû leur salut à des cantinières, mais Joséphine Trinquart n'était pas de celles-ci, lesquelles sont restées malheureusement inconnues.

De la Barre Duparcq affirme que cette légionnaire a été décorée à la suite du fait suivant : elle cherchait un cheval afin de pouvoir ramener dans les rangs français

un chef de bataillon blessé ; elle se le procura en tuant des cavaliers ennemis, et sauva le commandant. Rien n'est plus simple : vous désirez une peau de lion, vous allez tuer un lion.

Cette héroïne est morte à Montreuil (Seine) en 1872, âgée de quatre-vingts ans.

La valeur n'*éteint* pas le nombre des années.



#### 4. — ANNE BIGET

(SŒUR MARTHE)

Anne Biget naquit à Thoraize, près de Besançon, le 27 octobre 1748 ; elle rentra fort tard aux Visitandines. Ce ne fut qu'avec le siècle que commença sa belle existence d'héroïne du courage, de la charité. En 1805 elle sauvait au péril de sa vie une femme et deux enfants, près de succomber dans un incendie ; en 1807, elle retirait du Doubs, seule, au risque de mourir, un vieillard qui s'y noyait ; en 1809, elle prodiguait ses soins à quelques centaines

de soldats espagnols prisonniers dans Besançon.

Les désastres de 1814 et de 1815 devaient fournir à cette âme chevaleresque mille occasions de se dépenser pour l'humanité. Les armées alliées, comme l'armée française, bénéficièrent de l'inflexible dévouement de sœur Marthe. Le duc de Reggio la rencontrant, en 1814, dans une ambulance, lui dit : « Vous êtes sœur Marthe, n'est-ce pas ? Je vous connais depuis longtemps, et mes soldats aussi vous connaissent. »

En 1815, des soldats de toutes nations lui donnèrent une fête pour célébrer le ruban rouge qui venait de lui être conféré. Les Autrichiens lui décernèrent leur croix du Mérite civil, et les Russes y joignirent la médaille d'or de Russie.

L'orage militaire apaisé, Anne Biget vint à Paris y secourir les pauvres ; mais ce ne fut pas pour un long temps, car l'âge et des infirmités la contraignirent

de renoncer à sa mission de sacrifice. Elle retourna en Franche-Comté, à Besançon, où elle mourut, le 19 mars 1824, âgée de soixante-seize ans.





## 5. — VEUVE PERROT

Les renseignements biographiques font défaut à l'égard de cette héroïque cantinière d'Afrique. Elle fit presque toutes les campagnes de l'Algérie, elle y fut blessée et décorée sur le champ de bataille.

La veuve Perrot est morte le 11 avril 1863, à Nantes.





## 6. — VEUVE BRULON

Sous-lieutenant d'infanterie, sept campagnes, trois blessures, tels sont les titres inscrits sur le registre matricule des Invalides, au nom de cette célèbre Bretonne.

Angélique-Marie-Joseph Duchemin, veuve Brulon, était née à Dinan (Côtes-du-Nord), en 1772.

Fille, sœur et femme de soldats, elle vit tomber sur les champs de bataille son père, son mari et ses frères. Toute autre femme qu'elle eût pris la guerre en horreur : Angélique Duchemin, au contraire, fascinée par le danger, de simple cantinière se fit soldat. Elle s'engagea au

42<sup>e</sup> d'infanterie, où elle obtint, non sans l'avoir gagné rudement, le grade de caporal-fourrier. Elle se distingua notamment au siège de Calvi, où, le 5 prairial de l'an II, elle défendit à outrance un point stratégique important : une porte assiégée par les Anglais, cela, en compagnie d'une poignée d'hommes. Son succès lui coûta une blessure.

L'ardente guerrière suivit plus tard les armées impériales, conquit de nouveaux grades en même temps que de nouvelles blessures, mais la mort qui frappe le soldat respecta Angélique Brulon.

En 1822, les officiers de la Restauration lui donnèrent l'épaulette. Ce fut plutôt une marque de vénération qu'un brevet de commandement, car, peu de temps après, la veuve Brulon entra aux Invalides. Elle ne reçut la croix qu'en 1851, le 15 août.

La veuve Brulon est morte en 1859, presque nonagénaire.



## 7. — M<sup>lle</sup> RENDU

(SŒUR ROSALIE)

Plus connue des pauvres de Paris sous le nom de sœur Rosalie, M<sup>lle</sup> Jeanne-Marie Rendu, qui était née en 1787, au hameau de Confort, dans le Jura, eut de bonne heure le goût de faire le bien quand même, sous la bure de la religieuse.

A quatorze ans, elle entra aux Ursulines de Gex, puis, à vingt-trois ans, elle quittait cet ordre pour faire partie d'une congrégation plus active, celle des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul.

— Les membres de cette congrégation, autorisée en 1809, sont aujourd'hui au nombre de dix mille.

Les relations affectueuses de sœur Rosalie avec M<sup>me</sup> de Chateaubriand (fondatrice, en 1819, de l'infirmerie Marie-Thérèse, rue d'Enfer) et M<sup>me</sup> de Lamar-tine l'aidèrent à devenir la supérieure de la maison-mère dont le siège, comme on le sait, est à Paris.

Sœur Rosalie fut ensuite placée à la tête de la maison de charité de la rue de l'Épée-de-Bois, créée en faveur des femmes âgées. Ce fut là qu'elle gagna dignement, et à coup d'années, la croix qui lui fut conférée par un décret en date du 27 février 1852, dont voici les termes :

« Vu les actes de courage, de dévoûment et d'admirable charité qui ont signalé la longue existence de M<sup>lle</sup> Rendu (sœur Rosalie), supérieure de la maison de charité tenue à Paris dans la rue de

l'Épée-de-Bois, n° 5, par les sœurs de saint Vincent de Paul.

« Considérant que depuis cinquante ans la sœur Rosalie, par les soins de tout genre qu'elle a prodigués aux pauvres et aux malheureux, s'est montrée digne imitatrice de la sœur Marthe, glorieusement décorée par l'Empereur.

« La décoration de l'Ordre national de la Légion d'honneur est accordée à la sœur Rosalie de Saint-Vincent de Paul. »

Sœur Rosalie est morte en 1856. Trois biographies d'elle parurent en même temps. Nous signalerons la principale, signée du vicomte de Melun.

Paris a donné à l'une de ses avenues le nom de sœur Rosalie (Place d'Italie). De plus, on a élevé au mois de janvier 1887, au cimetière du Père-Lachaise, un monument à la mémoire de ce cœur d'élite.





## 8. — M<sup>me</sup> ABICOT DE RAGIS

Le 21 décembre 1851, une bande d'exaltés attaquait la mairie d'Oizon, dans le département du Cher, et voulait en incendier les archives, lorsque la femme du maire, M<sup>me</sup> Abicot de Ragis, seule, résista aux assaillants. Elle fut atteinte par les flammes, horriblement brûlée et, de plus, elle reçut un coup de poignard. Mais elle sauva la mairie.

Cet acte de bravoure, de dévouement civique, reçut sa récompense le 20 août 1852, date du décret qui nomma chevalier de la Légion d'honneur M<sup>me</sup> de Ragis.

M. Émile Defaux nous rappelle, avec M. Delarbre, que cette légionnaire avait reçu la croix avant la signature du décret, des mains mêmes du Président de la République. Nous lisons, en effet, dans le numéro du 25 juillet 1852 du *Moniteur universel*, l'entrefilet suivant.

« M<sup>me</sup> Abicot, encore souffrante de sa blessure, a été reçue par le Prince président. Le Prince, ému par le récit que lui fit cette jeune femme vraiment héroïque, après l'avoir félicitée avec sa bienveillance ordinaire, détacha la croix qu'il portait à sa boutonnière et la remit à M<sup>me</sup> Abicot. »  
M<sup>me</sup> Abicot est morte le 15 octobre 1883.



## 9. — M<sup>lle</sup> DUSSOULLIER

(SOEUR HÉLÈNE)

Aucun fait éclatant n'a mis en lumière, subitement, la personnalité de sœur Hélène.

Enfermée volontairement pendant soixante années dans l'hospice de La Ferté-sous-Jouarre, dont elle fut la supérieure, M<sup>lle</sup> Dussoullier faisait chaque jour ce qu'elle avait fait laveille : du bien aux pauvres et aux malades; cela, naturellement, comme si la mission était facile et agréable de panser des plaies, d'entendre des cris

et des gémissements, d'approvisionner des poches vides et de fournir du travail aux convalescents.

Sa devise était celle de M<sup>lle</sup> Valentine de Chimay : « Bien faire et laisser dire. »

Une telle persévérance dans la charité devait grossir le nombre des êtres soulagés et, par suite, augmenter la somme de gratitude justement due à la *Mère des pauvres*, ainsi qu'on l'appelait.

Le bruit de tant de louanges émut l'Administration supérieure, qui crut de toute équité de soumettre à la signature du chef de l'État un décret attribuant à sœur Hélène la croix de la Légion d'honneur. Le décret fut signé le 7 août 1852.

La gloire modeste de cette femme, qui mourut le 8 mars 1864, a inspiré à un poète, M. L. de Chaumont, des vers touchants.



## 10. — M<sup>lle</sup> CHAGNY

(SŒUR JEANNE BARBE)

Le décret du 18 octobre 1852, qui nomme au grade de chevalier de la Légion d'honneur M<sup>lle</sup> Chagny, en religion sœur Jeanne-Barbe, fait connaître que cette récompense sanctionne quarante-neuf ans de services dans les hôpitaux. En effet, M<sup>lle</sup> Chagny comptait la moitié d'un siècle passé à servir les malades comme supérieure de l'hôpital de la Grave, à Toulouse, et de l'hôpital militaire de Lyon.

Sœur Jeanne-Barbe est décédée le 22  
octobre 1861.



## 11. — M<sup>me</sup> MASSIN

(SŒUR JEANNE-CLAIRE)

La vie de M<sup>me</sup> Massin fut une épopée à la fois religieuse et militaire, qui dura un demi-siècle. Ce fut en 1814 que le dévouement de sœur Jeanne-Claire se manifesta avec le plus d'intensité et fut mis en lumière malgré la modestie de l'excellente femme. Pendant sept mois consécutifs, elle disputa aux lois impérieuses du sommeil et du repos le temps nécessaire pour soigner de nombreux blessés confiés à sa sollicitude dans l'Hôtel-Dieu de Compiègne.

M<sup>me</sup> Jeanne-Claire Massin, née à Langres, le 24 octobre 1770, avait 43 ans lorsque Napoléon I<sup>er</sup> lui offrit la croix. Elle la refusa en insistant avec fermeté pour que cette même croix fût reportée sur la poitrine d'un vieux soldat qui, la veille, avait subi une amputation terrible. L'empereur lui donna satisfaction, et sœur Jeanne-Claire poursuivit sa mission bienfaitrice, se distinguant encore, dans le même hôpital, pendant le choléra qui sévit en 1832 et en 1849.

Où l'oncle avait échoué, le neveu, ardent à recueillir, parmi les hommes et les choses, ce qui pouvait rappeler la redingote grise, réussit.

A l'âge de quatre-vingt-deux ans, sœur Jeanne-Claire accepta la croix (décret du 26 décembre 1852), après soixante années de services dans son ordre, dont quarante-cinq comme supérieure des Filles de la Charité, à l'Hôtel-Dieu de Compiègne. Elle ne porta pas longtemps sa décoration;

la digne femme mourut six mois après l'avoir reçue, le 4 juillet 1853.

Toute la ville, toute la garnison de Compiègne lui firent les funérailles d'un général. On en trouvera la relation détaillée sous le numéro 13,721 (L-N-27) du catalogue de la Bibliothèque Nationale.





## 12. — ANNETTE DREVON

Le 2<sup>e</sup> zouaves et le 32<sup>e</sup> de ligne ont pu inscrire en lettres onciales, dans l'histoire de leurs drapeaux, le nom d'Annette Drevon, une gaillarde qui n'avait pas froid aux yeux, suivant l'expression des vieux sergents d'autrefois.

C'est à Magenta qu'Annette Drevon, cantinière au 2<sup>e</sup> zouaves, cueillit la croix. Deux soldats autrichiens s'étaient emparés du drapeau du régiment, elle fondit sur eux et, avant qu'ils se fussent rendu compte de l'assaut, tous deux tombaient, l'un mort, l'autre blessé. La cantinière

avait fait feu de son arme. Elle arracha l'étendard de la main crispée qui le tenait encore, et, triomphante, le rapporta, sous une grêle de balles.

La guerre de 1870 trouva l'intrépide vivandière au 32<sup>e</sup> de ligne. Ici se place un épisode :

Dans une rue de Thionville, Annette Drevon se croise avec un soldat baravois ; le tudesque part d'un rire gras devant cette croix fixée sur la poitrine d'une femme ; il ose bafouer Annette, il fait plus, il l'insulte ; elle riposte, il va la giffler du fourreau de sa baïonnette ; la cantinière perd patience, elle tire, le Baravois tombe mort.

Elle passa en conseil de guerre et s'entendit condamner à être fusillée. Mais Frédéric-Charles fit grâce à cette brave.

Annette Drevon étant devenue dame de la halle, tout Paris s'est détourné de sa

route pour aller saluer cette croix populaire si simplement gagnée.

Notre héroïne était une enfant de Clermont-Ferrand ; elle y était née en 1826.





### 13. — ROSA BONHEUR

Il n'y a pas lieu d'écrire ici la biographie artistique de la femme-peintre universellement connue et jouissant de la suprême douceur d'assister à sa propre apothéose. Sommairement donc, nous rappellerons ses titres à la croix.

M<sup>lle</sup> Marie-Rosalie Bonheur, qui naquit à Bordeaux, sous la Restauration, fut élève de son père, Raymond Bonheur. Elle avait été mise en apprentissage chez une couturière, où elle renouvela ce qu'elle avait commis en pension, c'est-à-dire la *charge* de ses condisciples et camarades, chose

qui lui valut une infinité de horions. Son père la retira de l'atelier de couture, et lui mit définitivement entre les doigts un fusain et un pinceau.

Elle obtint sa première médaille en 1845, la seconde en 1848, les deux autres en 1855 et 1867, années d'expositions universelles. Le *Labourage nivernais*, son chef-d'œuvre, qui figure au musée du Luxembourg, décida l'impératrice Eugénie, — alors régente pendant le voyage de l'Empereur en Algérie, — à signer le décret du 8 juin 1865 qui décorait de la Légion d'honneur l'habile peintre animalier.

Rosa Bonheur fut la seconde directrice de l'École nationale de dessin pour les jeunes filles.

Quelques nations étrangères lui ont manifesté leur vénération pour son talent, par l'envoi de brevets de leurs ordres. Elle est chevalière de l'ordre de Léopold (Belgique), de celui de Saint-Charles, du Mexique, et commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique.



## 14. — SŒUR PENIN

Les inondations qui causèrent à Toulouse tant de désastres en 1875 nous ont révélé l'existence, toute d'abnégation, de sœur Penin, supérieure de l'hôpital de la Grave, à Toulouse.

Dans le vaste concours de dévouement ouvert par le fléau, sœur Penin se montra infatigable, admirable ; son sang-froid, sa lutte mâle contre l'eau et la mort soutinrent le courage des nombreux sauveteurs. Comme le capitaine d'un navire, elle sortit la dernière d'une maison qui abritait des blessés remis à ses soins, et qui s'écroula une minute après l'évacuation.

Sœur Penin fut spontanément décorée. (Décret du 7 août 1875.)



## 15. — M<sup>me</sup> LEFEBVRE

(SŒUR ONÉSIME)

« Cinquante et un ans de services, » dit le décret du 9 décembre 1875, qui attribue à M<sup>me</sup> Lefebvre notre Ordre national. Cinquante et un ans de dévouement ont valu, en effet, la croix à sœur Onésime, supérieure des Sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny, congrégation fondée par la révérende Jahouvey.

M<sup>me</sup> Pauline Lefebvre, fixée à la Martinique, avait dirigé pendant trente-six années divers pensionnats de jeunes filles avant de se faire attacher à l'hôpital de

notre colonie. Ses bienfaits constants, prodigués dans l'hôpital, l'avaient déjà signalée à la reconnaissance publique, lorsque le choléra éclata, en 1875.

Sœur Onésime, alors, employa son cœur et son âme à l'accomplissement de sa mission. Elle sortit victorieuse de l'épreuve, après avoir soulagé ou contribué à guérir des centaines de malades. Le gouverneur demanda et obtint pour elle le ruban rouge.

Cette femme de bien est morte le 24 octobre 1885.



## 16. — JULIETTE DODU

Cette brave et audacieuse créole fut décorée à vingt-huit ans; sans l'hésitation administrative, elle l'eût été à vingt ans, comme les gardes mobiles de 1848.

M<sup>lle</sup> Juliette Dodu, originaire de l'île de la Réunion, est fille d'un chirurgien de marine, et sœur de deux officiers, morts tous deux au service de mer.

Rappelons, pour ceux qui l'ignoraient encore, l'acte de patriotisme qui a popularisé le nom de M<sup>lle</sup> Dodu.

Lorsque les Prussiens nous envahirent jusqu'à la Loire, M<sup>lle</sup> Dodu secondait

sa mère qui était directrice de la station télégraphique de Pithiviers. « Vers la fin de novembre 1870, dit M. Honoré Arnould dans son rapport à la Société d'encouragement au bien, l'état-major prussien, établi à Orléans, passait au prince Frédéric-Charles, à Pithiviers, une dépêche indiquant la situation exacte d'un corps français, en marche sur Gien, et les manœuvres nécessaires pour l'envelopper.

« Le premier soin des Allemands avait été de s'emparer du télégraphe et de reléguer dans sa chambre M<sup>lle</sup> Dodu. Or, dans cette chambre passait le fil de la station. Dérober aux Prussiens leurs confidences militaires en attachant un autre fil qui passerait à travers les appareils de transmission qu'elle avait emportés dans sa chambre était une manœuvre à se faire fusiller. M<sup>lle</sup> Dodu n'hésita pas. Elle porta au sous-préfet une dépêche allemande que celui-ci fit traduire et expédier au général français.

« Les Prussiens faisaient bonne garde ; deux exprès furent tués, le troisième arriva ; le corps d'armée fut sauvé.

« Une domestique, moyennant quelque argent, dénonça M<sup>lle</sup> Dodu à l'ennemi. »

M<sup>lle</sup> Dodu fut condamnée à être fusillée. Mais, aussi clément pour celle-ci qu'il l'avait été pour Annette Drévon, le prince Frédéric-Charles fit grâce. Bien plus, à l'exemple de Charles-Quint, il complimenta son ennemie sur sa bravoure.

En 1877, c'est-à-dire sept ans après le fait, M<sup>lle</sup> Dodu, alors titulaire du bureau d'Enghien, reçut la médaille militaire. Puis, l'année suivante, le 30 juillet 1878, le Gouvernement lui donna la croix. M<sup>lle</sup> Dodu dirigeait à ce moment la station télégraphique de Montreuil-sous-Bois.

La courageuse patriote est actuellement inspectrice des écoles primaires de la Seine.



## 17. — M<sup>me</sup> JARRETHOUT

Bretonne comme la veuve Brulon, nommée plus haut, M<sup>me</sup> Julienne-Marie Jarrethout, dite la *Mère des Volontaires*, gagna en 1870-71 la croix qui ne lui fut remise que le 12 juillet 1880.

M<sup>me</sup> Jarrethout, née Biohain, veuve en premières noces du sieur Pellicot, naquit à Ploermel, le 30 juin 1817.

En 1870, elle s'engagea comme cantinière dans les francs-tireurs de Château-dun, dits les francs-tireurs de l'école Turgot; c'est en cette qualité qu'elle put ren-

dre les services militaires qui, deux fois, faillirent lui coûter la vie. Elle se distingua en premier lieu à l'affaire d'Ablis, où 120 francs-tireurs réussirent à faire prisonniers deux escadrons ennemis ; en second lieu, à la défense de Châteaudun. Sous le feu prussien, elle eut assez de sang-froid et de courage pour entretenir les combattants de munitions.

D'autres traits de bravouve et de dévouement figurent au dossier de M<sup>me</sup> Jarrethout : elle pansa les blessés, assista à la défense du Mans, au combat l'Alençon, fut faite prisonnière à Saint-Péravy, s'échappa pour revenir dans les rangs français ; enfin, elle sauva la vie à M. Marsoulan, conseiller municipal, et à M. Maillet, commandant de mobiles.



## 18. — M<sup>me</sup> FRARY-GROSS

Après avoir dirigé pendant six mois l'importante ambulance de l'Hôtel-de-Ville de Paris, et y avoir fait preuve de dévouement, de patriotisme et d'habileté, — elle sait un peu de médecine, — M<sup>me</sup> Caroline Frary-Gross se vit proposer pour la croix par M. le baron Larrey, médecin en chef de l'armée, en 1870, ainsi que par le général Mellinet, témoins des services rendus par l'intelligente ambulancière. Mais l'examen de la présentation fut ajourné.

Les années d'apaisement survinrent ; la

France se recueillit, elle rechercha scrupuleusement ses héros rentrés dans l'ombre, et alors le dossier Frary-Gross surgit des cartons. Voilà pourquoi, treize ans après l'invasion, c'est-à-dire le 14 juillet 1883, les journaux de toutes les couleurs annoncèrent à M<sup>me</sup> Frary-Gross la haute récompense dont elle venait d'être l'objet.

Comme le maréchal Lefebvre, M<sup>me</sup> Frary, née Gross, fille d'un ouvrier, est originaire de Rouffach (Alsace), où elle vint au monde en 1838. Elle exerce à Paris l'art de l'accouchement.



## 19. — M<sup>me</sup> NONAT

(SŒUR MARIE-AMBROISE)

M<sup>me</sup> Marie-Marguerite-Henriette Nonat, issue d'une famille aisée, a préféré aux douceurs de la vie confortable l'âcreté des salles d'hôpitaux. Cette philanthropique personne a voué ses bienfaits aux femmes incurables de l'hospice de Tours, et c'est à la suite d'un laps de cinquante années d'abnégation qu'elle s'est vue décorée de la Légion d'honneur, le 12 juillet 1884.

Sœur Marie-Ambroise est née en 1806,

à Villeneuve-la-Petite, près Provins; elle appartient à la congrégation de la Présentation de la Vierge, à Tours.

On raconte qu'elle fut interpellée, un jour, sur un pont de la ville de Tours, par un gamin qui lui dit : « On te fera bientôt ton affaire. » M<sup>me</sup> Nonat lui répondit : « C'est bien, mon garçon, et si tu n'as pas d'argent pour acheter un couteau, je t'en donnerai. »



## 20. — M<sup>me</sup> DE SAINT-JULIEN

L'hôpital militaire de Marseille, déjà fort encombré lors de l'épidémie cholérique de 1865, le fut bien davantage en 1884; or, ce fut la même femme qui dirigea les soins durant ces deux périodes : M<sup>me</sup> Anne-Marie de Saint-Julien de Cahuzac, supérieure des filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, et supérieure dudit hôpital depuis l'année 1854.

Le Ministre de la guerre de 1865 lui adressa une lettre officielle de félicitations; celui de 1884 fit mieux, il lui envoya le brevet de chevalier de la Légion d'honneur. (Décret du 8 septembre 1884.)



## 21. — M<sup>me</sup> HENRIETTE SABY

(SOEUR MARTHE)

Une très humble religieuse se dépensait en soins assidus dans divers hôpitaux de l'Algérie, lorsque le choléra, éclatant dans la seconde France, remplit de ses victimes l'hôpital d'Oran, à la tête duquel était placée notre religieuse.

Son désintéressement, en cette crise, tint de l'audace ; elle semblait défier la mort, elle ne quitta pas un seul instant les cholériques, les soignant, les soulageant, soutenant leur espérance par son exemple. Bref, elle arracha au dénouement fatal bien des êtres atteints.

Le Gouverneur général demanda une croix pour cette héroïne obscure. On ne la lui marchandait pas.

Le décret fut signé le 4 mars 1885.

Sœur Marthe, seconde chevalière du nom, appartient à l'ordre des Trinitaires de Valence.



## 22. — M<sup>me</sup> BREYSSE

(SŒUR SAINT-PAULIN)

Un décret, en date du 30 mars 1885, nomme chevalier de la Légion d'honneur une infirmière religieuse, sœur Saint-Paulin (M<sup>me</sup> Breysse), attachée à l'hospice civil d'Oran, appartenant à l'ordre modeste des Filles de la Charité, dont elle est la quatrième sœur décorée.

Elle comptait déjà plus de trente années de services, auprès des malades, lorsque éclata l'épidémie cholérique. Sœur Saint-Paulin ne se reposa plus, ne dormit plus, remplit ses fonctions dangereuses avec une abnégation telle que le Gouverneur général de l'Algérie obtint pour elle le ruban rouge.



## 23. — M<sup>me</sup> GARCIN

(SŒUR SAINT-CYPRIEN)

M<sup>me</sup> Magdeleine-Claire Garcin, en religion sœur Saint-Cyprien, mère supérieure des Sœurs hospitalières de Saint-Augustin, à Marseille, a été décorée par décret en date du 7 août 1885, pour quarante-trois ans de services dans les hôpitaux, et notamment en récompense des soins donnés depuis 1842, pendant des épidémies cholériques, typhoïdes et varioliques.



## 24. — M<sup>me</sup> LAROCHE

(SOEUR MARIE DE LA CROIX)

La ville de Langres serait en droit de s'enorgueillir de ses enfants, car, sur ce petit nombre de femmes décorées, deux sont originaires de cette ville. En effet, comme M<sup>me</sup> Massin (sœur Thérèse), M<sup>me</sup> Marie-Claude Laroche est née à Langres.

C'est dans les ambulances du Tonkin que celle-ci est allée gagner sa croix. Les services rendus par elle à nos blessés militaires centralisés dans l'ambulance d'Haï-Phong ont été l'objet d'un rapport si ému,

si attendri, du commandant en chef de l'expédition que, pour toute réponse, le Ministre de la guerre a expédié aux antipodes l'ampliation d'un décret, rendu le 14 novembre 1885, prouvant à sœur Marie de la Croix que la patrie voit de loin et que la gratitude est une de nos qualités nationales.



## 25. — M<sup>lle</sup> MARIE-CLAUDINE NICOLAS

(SŒUR MARIE-FRANÇOISE)

Notre colonie de Cochinchine comptait au nombre des Français dévoués qui représentent là-bas la chère métropole une femme distinguée, que son abnégation avait rendue populaire, M<sup>lle</sup> Nicolas, en religion sœur Marie-Françoise. Elle y avait débarqué pendant la nuit de Noël de l'année 1863, et, dès son arrivée, elle s'était mise à la disposition de nos soldats malades ou blessés ; sa sobriété, ainsi que son tempérament, lui avait permis de ré-

sister à la commotion produite par le changement de climat : ce fut un bienfait pour ceux qui devaient recueillir ses soins. Sœur Marie-Françoise consacrait ainsi sa vie à l'humanité lorsque, vingt ans après son arrivée en Asie, la guerre éclata au Tonkin. Nos ambulances nouvelles eurent besoin d'infirmières courageuses et surtout aguerries. Sœur Marie-Françoise, présentant les services immenses qu'elle pourrait rendre, partit aussitôt pour le Tonkin, où elle fut reçue par l'état-major médical avec une gratitude facile à apprécier. Le dévouement, le patriotisme dont elle fit preuve pendant l'épidémie cholérique, en qualité de supérieure de l'ambulance d'Hanoï, lui gagnèrent la sympathie, la reconnaissance et le respect de tous. Le Gouvernement français sanctionna l'opinion générale en décorant sœur Marie-Françoise le 24 juin 1886.



## 26. — M<sup>me</sup> DIEULAFOY

Si vous apercevez, là ou ailleurs, une jolie femme d'une quarantaine d'années, portant le ruban rouge, vous pourrez l'examiner respectueusement ; elle sera M<sup>me</sup> Dieulafoy, à moins qu'elle ne soit M<sup>lle</sup> Juliette Dodu.

Elles ne sont que deux jeunes parmi les décorées de la Légion d'honneur, ce sera donc l'une ou l'autre. M<sup>lle</sup> Dodu est grande et brune, tandis que M<sup>me</sup> Dieulafoy est blonde et presque chétive. Bien que leurs titres — et leur teint — diffèrent un peu, leur vertu est commune, car cette

vertu se nomme patriotisme. M<sup>lle</sup> Dodu a lutté pour la guerre, M<sup>me</sup> Dieulafoy a exposé sa vie pour enrichir nos collections du Louvre.

M<sup>me</sup> Jeanne-Rachel-Paule Dieulafoy, née Magre, a été décorée par décret en date du 15 octobre 1886, pour avoir aidé une mission officielle à rapporter des entrailles du territoire persan un magnifique morceau d'un palais bâti par Darius.

La brillante exploratrice, qui est la femme d'un ancien officier du génie, ingénieur des ponts et chaussées et explorateur, lui aussi, avait visité toute la Perse dont elle avait appris la langue ; lorsque son mari reçut la mission archéologique de parcourir la Susiane à la recherche de monuments antiques, elle comprit quel secours puissant sa connaissance du pays et de son idiôme apporterait à M. Dieulafoy. Elle le lui offrit. On l'accepta.

Ce n'est pas tout. M<sup>me</sup> Dieulafoy peint

fort habilement à l'aquarelle et rédige avec une grande facilité. Le chef de la mission fut donc heureux de pouvoir présenter à ses deux lieutenants un auxiliaire aussi précieux.

Les travaux de fouilles et de restauration d'édifice, cinq années passées sous la tente ne furent pas la partie la plus pénible de l'exploration. Le transport de deux cents caisses sur un parcours de 400 lieues, par une chaleur de 40 degrés à l'ombre et à travers des peuplades moins qu'inhospitalières, donnèrent lieu à des péripéties plus poignantes.

M<sup>me</sup> Dieulafoy, qui a résolument escorté, à cheval, la caravane archéologique, a raconté avec beaucoup de verve, dans un superbe livre en tête duquel l'auteur nous fait le plaisir de figurer sous le costume et la coiffure du plus irréprochable des jeunes premiers, les aventures de cet intéressant et savant voyage.

N'était-ce pas justice de saluer le

retour triomphant de cette Française en lui offrant les insignes de notre Ordre national !

Il convient de rappeler ici que M<sup>me</sup> Dieu-lafoy est un peu femme militaire : en 1870, elle avait, maintes fois, accompagné son mari, alors capitaine, dans plusieurs campagnes.



## 27. — M<sup>me</sup> LABORDE

(SŒUR BATHILDE)

La carrière de M<sup>me</sup> Laborde est des plus simples, des plus obscures, mais aussi des plus admirables. Comme la plupart des filles de son ordre, sœur Bathilde a passé sa vie dans des salles d'hôpital ; cela dure depuis trente ans. Le Gouvernement, qui sait reconnaître le dévouement, est allé découvrir cette femme modeste dans les salles militaires de l'hôpital mixte de Beauvais. Et, au cours de l'enquête, on a appris que M<sup>me</sup> Laborde comptait une

campagne ; elle avait, en effet, parcouru le champ de bataille à l'issue du combat de Laon.

De tels titres amenaient le chef de l'État à signer le décret du 20 décembre 1886, qui décore sœur Bathilde.



## 28. — M<sup>me</sup> CLAUDINE GÉLAS

Il s'agit, cette fois, d'un missionnaire féminin.

M<sup>me</sup> Gélas, qui appartient à l'ordre des Filles de la Charité, est allée, il y a quarante ans, porter en Syrie son courage et son dévouement à la cause de l'instruction et du bien. Elle est parvenue à fonder de nombreux établissements scolaires et hospitaliers à Beyrouth, devenu son quartier-général, d'où elle dirige actuellement quatre écoles dans le Liban. Les rapports de nos consuls ont été si touchants, si élogieux que la France, par

décret en date du 30 décembre 1886, a fait remettre la croix à ce pionnier délicat qui porte au loin les qualités de notre trop généreux pays.



## 29. — M<sup>me</sup> FURTADO-HEINE

Il est considérable le nombre des femmes riches et oisives qui s'amuse ; qui s'abonnent à des feuilles légères et spéciales pour s'y voir nommées, pour y déguster le compte rendu de leurs réunions « very selected », et y lire qu'elles étaient « en beauté » et « très entourées ».

Aussi, avec quel respect ne salue-t-on pas celles de ces femmes riches qui se sont dégagées des tourbillons frivoles pour courir visiter les pauvres, les humbles et les souffrants, pour vivre avec eux,

pour entendre avec patience et bonté le récit de leurs souffrances et parvenir à leur faire aimer la vie.

M<sup>me</sup> Furtado-Heine est de celles-ci.

La République lui a donné son plus beau témoignage de vénération en la décorant le 13 juillet 1887.

M<sup>me</sup> Furtado-Heine a reconstruit à ses frais l'école maternelle de la ville de Bayonne.

Elle a organisé une ambulance en 1870-71.

Elle a créé, en 1884, à Paris, rue Delbert, un magnifique dispensaire où des milliers d'enfants des deux sexes sont hébergés gratuitement. Elle a assuré le fonctionnement de l'institution par une rente perpétuelle.

Elle a donné à l'Assistance publique sa superbe propriété du Croisic, où, à l'instar de celui de Berck, on a construit l'hôpital de Pen-Bron.

Pour faire diversion, cette femme de

bien a consacré une autre partie de sa fortune à la protection des beaux-arts. M<sup>me</sup> Furtado-Heine a acheté, — et largement, — beaucoup d'œuvres artistiques ; sa galerie est une des mieux notées du Paris-amateur.





## 30. — M<sup>me</sup> BERTHON

(SŒUR PHILOMÈNE)

Sœur Philomène, de l'ordre des Filles de la Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers, a été nommée chevalier de la Légion d'honneur le 18 juillet 1887.

Ce brevet récompensait M<sup>me</sup> Madeleine Berthon, pour trente-quatre années de sa vie employées à donner des soins aux malades militaires de l'hospice de Troyes.

Sœur Philomène n'a pas joui longtemps des honneurs qui lui ont été rendus ; elle est morte le 12 janvier 1888, six mois après sa décoration. Elle était âgée de 75 ans.



## 31. — M<sup>me</sup> JULIE VIGNAL

(SŒUR JULIE)

M<sup>me</sup> Julie Vignal, décorée le 16 octobre 1887, est la religieuse qui, jusqu'ici, aura reçu le ruban rouge le moins tardivement : sa cinquantième année d'âge n'était pas encore révolue lors de la signature du décret.

Elle compte déjà, toutefois, de nombreuses années de services dans la section militaire de l'hôpital de Châteaudun.

Sœur Julie est née le 22 décembre 1837, à Jaujac, dans l'Ardèche. Elle ap-

partient à l'ordre de Saint-Vincent de Paul.

Son enjouement, sa gaieté soutenue réconfortent le moral de ses malades pendant que ses doigts habiles effectuent cet admirable travail du pansement de leurs blessures. Le médecin-major, le docteur Ravenez, se plaît à répéter que ce « bon garçon de sœur » est sa collaboratrice dévouée.

M<sup>me</sup> Vignal ne se renferme pas dans sa mission d'infirmière. Elle consacre son petit revenu et son humble traitement à l'acquisition de livres pour distraire ses soldats. C'est ainsi que, peu à peu, elle est parvenue à créer une bibliothèque dans l'hôpital. Que l'on ne croie pas à des ouvrages de propagande religieuse, non. Sœur Julie achète des livres d'histoire et surtout beaucoup de romans. Elle entend amuser ses malades et non les fatiguer.

Quand le major le permet, elle ajoute

aux livres du tabac et des friandises achetées à ses frais.

Le *Petit Journal* a raconté, avec de touchants détails, la solennité de la remise de la croix à sœur Julie, à qui un escadron du 20<sup>e</sup> chasseurs a rendu les honneurs militaires dans la cour de l'hôpital de cette bonne et patriotique ville de Châteaudun.





## 32. — M<sup>lle</sup> LÉONTINE NICOLLE

Depuis quarante ans, M<sup>lle</sup> Nicolle fait la classe aux jeunes idiots et épileptiques de la Salpêtrière. Elle vit avec elles, elle leur enseigne à lire, à écrire, et réussit surtout à accomplir le miracle de faire coordonner leurs idées, leurs sensations, par ces pauvres cerveaux non équilibrés.

C'est pour saluer cette sublime patience de la directrice d'école, pour récompenser sa maternelle résignation, c'est afin de publier cet exemple de vertu, de philanthropie appliquée et éprouvée, que le Gouvernement républicain a donné la

croix à M<sup>lle</sup> Nicolle. (Décret du 29 décembre 1887.)

M<sup>lle</sup> Léontine Nicolle est Parisienne, elle est née en 1823.

L'application heureuse de la méthode d'enseignement phonomimique, inventée par Grosselin, lui avait valu les palmes académiques, en même temps que l'Institut et l'État, admirant ses services et son abnégation, lui décernaient, l'un le prix Montyon, l'autre une médaille d'or.



### 33. — M<sup>me</sup> TERME

(SOEUR YACINTHE)

La sœur Yacinthe est supérieure de l'hôpital d'Hanoï. C'est à ce poste respectable que le décret du 29 décembre 1887 lui fut notifié. M<sup>me</sup> Terme, qui venait de la Martinique où pendant de longues années déjà elle avait donné des preuves de son inaltérable dévouement, s'était notamment signalée par sa bravoure pendant des épidémies cholériques.

A propos des femmes d'élite qui se dévouent en faveur des blessés, M. Mézières disait dans un discours prononcé à l'assem-

blée des Dames françaises : « .... J'ai assisté à de sanglants combats, j'ai reçu dans mes bras des blessés et des mourants . Lorsque j'essayais de ranimer ou de consoler mes pauvres soldats, ce n'était pas mon regard que leur regard cherchait, ce n'était pas le nom de leur capitaine que prononçait leur bouche mourante. Un seul nom venait à la fois sur toutes les lèvres, sur les plus vieilles comme sur les plus jeunes, ce nom sacré : « Maman ! »

« C'était vous qu'ils appelaient, Mesdames, dans leur délire ou dans leur agonie, et, grâce à vous, les soldats de l'avenir, plus heureux que beaucoup de mes compagnons d'armes, recevront les soins qui leur rendront quelque chose de la douceur et de la bonté de la famille. Soyez bénies pour tout le bien que vous avez fait, soyez bénies pour tout le bien que vous ferez encore. »



### 34. — M<sup>me</sup> DE MOISSAC

(SŒUR MARIE)

M<sup>me</sup> de Moissac a donné cinquante-cinq ans de sa vie au service, si peu recherché, des hôpitaux (dont trente-trois passés au Val-de-Grâce). Tel est l'imposant considérant du décret du 31 décembre 1887, qui nomme la vénérable femme dans l'Ordre de la Légion d'honneur.

M<sup>me</sup> Marie-Élisabeth-Caroline de Moissac, en religion sœur Marie, supérieure des sœurs de St-Vincent-de-Paul du Val-de-Grâce a, outre cela, fourni des preuves

de son dévouement pendant les épidémies de 1855 et 1856, de 1867 et 1868.

Jusqu'à la dernière heure, — elle est morte à quatre-vingt-dix ans, — M<sup>me</sup> de Moissac, posséda intactes ses facultés. Énergique et douce, spirituelle et conciliante, pourvue de tact et de délicatesse, elle était très aimée, autant des autorités que de ses malades. Aussi, lui avait-on offert la croix à trois reprises; mais, ainsi que M<sup>me</sup> Massin, elle l'avait toujours refusée.

Le Gouvernement, se faisant l'interprète de la reconnaissance publique, a eu le bon goût de vouloir vaincre tant de modestie et de désintéressement. Le Président de la République s'est rendu au Val-de-Grâce pour attacher lui-même la croix sur la guimpe de cette femme si bonne. Le refus, cette fois, était impossible.

Sœur Marie, qui appartenait à la noblesse du Poitou, a commencé son noviciat en 1833. Sa vocation fut reconnue si

parfaite, si exclusive, qu'on lui confia les fonctions d'inspectrice des communautés de la congrégation établies en Italie. Ce fut à l'époque de la guerre de Crimée que M<sup>me</sup> de Moissac entra dans notre grand hôpital militaire. Elle suivit nos armées en 1870 à Metz, puis dans les campagnes de la Loire, et rentra au Val-de-Grâce.

Les journaux relatant sa mort, qui eut lieu le 10 février 1891, l'ont nommée *Sœur Céline*, mais le décret qui la décore portait *Sœur Marie*.

M<sup>me</sup> de Moissac était née à l'île de Grenade, dans les Antilles, le 20 décembre 1800.

Avant d'entrer dans les ordres, avant de commander au vingt-deux sœurs de charité attachées au Val-de-Grâce, M<sup>me</sup> de Moissac aurait été dame d'honneur à la cour de Charles X (*Figaro* du 13 février 1891); ce souvenir n'est point contrôlé par l'*Almanach royal*.



## 35. — M<sup>me</sup> RICHARD

(MÈRE VIRGINIE)

Le surlendemain de la touchante solennité en l'honneur de M<sup>me</sup> de Moissac, le *Journal officiel* publiait un décret, en date du 2 janvier 1888, conférant le grade de chevalier de la Légion d'honneur à M<sup>me</sup> Philomène Richard (en religion, mère Marie-Virginie, supérieure générale des sœurs de Saint-Paul de Chartres, en Cochinchine, Chine et Japon), pour récompenser ses vingt-cinq années de services en Indo-Chine, au cours des-

quelles la vaillante infirmière, qui n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'elle arriva en Asie (1862), eut à traverser quinze épidémies de choléra (notamment celle de Mytho, en 1865), vingt et une épidémies de fièvre typhoïde et neuf épidémies de variole.

Mais cette traversée, pour employer le terme de l'*Officiel*, ne s'effectua pas impunément pour mère Virginie. Elle fut atteinte par le fléau et dut revenir en France. Six mois après, elle était déjà de retour en Cochinchine et reprenait avec un courage nouveau sa dangereuse mission à l'hôpital de Saigon.

Non contente de soigner des malades, mère Virginie, comme tant d'autres religieuses de son ordre envoyées aux antipodes, recueillit de ces nombreux petits métis, nés des amours malheureuses entre Européens et femmes indigènes, et créa pour eux des asiles et des écoles.

Mère Virginie, à qui le *Figaro* a consa-

cré une notice émue dans son numéro du 12 février 1888, est morte à Chartres, dix jours après sa nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur. Elle est tombée, terrassée dans la force de l'âge, cinquante et un ans, par les affections pestilentielles qui ravagent tant de territoires de nos colonies.

Elle était née le 20 novembre 1837, à Vicdessos (Ariège).





## 36. — M<sup>me</sup> ÉLOI

(SOEUR ÉLOI)

Lors de son voyage dans le Sud-Ouest, M. Carnot, Président de la République, visita l'hôpital militaire de Rochefort.

A peine y fut-il entré que, de toutes parts, il entendit nommer sœur Éloi : médecins, malades, infirmiers, tout le monde prononçait le nom de sœur Éloi.

Le Président se la fit présenter.

— Vous êtes Madame la supérieure?

— Oui, Monsieur le Président.

— A quel ordre appartenez-vous?

— A l'ordre des sœurs de Saint-Vincent de Paul.

— Depuis longtemps ?

— Depuis 1836.

— Votre mission a-t-elle commencé ici ?

— Non, Monsieur le Président, j'ai d'abord été attachée, pendant deux ans, au bureau de bienfaisance connu sous le vocable de la Miséricorde, à Paris ; puis je suis allée à Sedan donner, durant neuf années, mes soins à l'enseignement ; ensuite on a bien voulu me nommer supérieure de l'hospice de Montel, à la Ricamarie, destiné aux mineurs par la Société des Mines de la Loire ; j'ai gardé ce poste six ans, c'est-à-dire jusqu'au 13 novembre 1836, jour de mon entrée ici.

— Si je compte juste ces diverses missions font un total de cinquante-deux années de services.

— Cinquante et une, Monsieur le Président.

— Je savais tout cela, Madame la supérieure, mais je désirais vous l'entendre dire si simplement, avec tant de modestie. Permettez que, de la part de la Nation, j'attache à votre guimpe la croix de la Légion d'honneur que vous avez si admirablement gagnée.

Le décret fut signé le 9 mai 1888.

Les *Tablettes des Deux-Charentes* nous ont appris que M<sup>me</sup> Éloi (Marie-Monique-Florence) est Belge ; elle est née dans la province de Namur, le 29 novembre 1817.





### 37. — M<sup>me</sup> MARIE LAURENT

Marie-Thérèse Alliouze, née Luguët, dite Marie Laurent, a reçu le ruban rouge le 16 juillet 1888.

Les Rouennais de 1836 eussent été fort surpris si un oracle leur eût dit que la fillette de quatorze ans qu'ils applaudissaient à leur théâtre, où elle jouait le premier rôle dans un drame tiré de *Paul et Virginie*, recevrait un jour la croix de la Légion d'honneur ; il est vrai que si l'on eût ajouté que cette décoration ne lui parviendrait que dans un demi-siècle, les Rouennais eussent, avec raison, répondu que tout est possible.

Comme les troupiers d'alors, la fillette fit son tour de France, jouant et chantant

sur toutes les scènes de province, — Marie Laurent a, dans sa jeunesse, chanté à Toulouse le rôle d'Edwige de *Guillaume Tell*, — avec une souplesse de talent propre aux artistes qui ont commencé très jeunes, et ont été entraînés par l'exemple paternel. Dans la famille Luguët, comme dans les familles Marié, Ugalde, etc., l'art, passé dans le sang, était devenu une seconde nature.

Avec les années, ce talent se spécialisa. En effet, Marie Laurent a pris une place sortable aux annales du théâtre dans les rôles de mère des gros mélodrames. Sa voix puissante de contralto a longtemps ému des milliers de spectateurs aux scènes pathétiques dans lesquelles « le traître » veut ravir l'enfant à sa mère : les lionnes dont on pourchasse les lionceaux ne poussent pas de plus effroyables mugissements. Enumérer les rôles de ce genre créés par Marie Laurent fournirait une liste qui ne saurait avoir ici sa place.

Tant de moyens dramatiques si généreusement dépensés ne conduisent pas les artistes à la décoration, les femmes du moins. Il faut rendre à la société un autre service, auquel le titre d'actrice n'apporte, hélas ! qu'un appoint minime. Ce service exceptionnel, rendu par Marie Laurent, a été son énergique concours donné au groupe des bienfaitrices, M<sup>mes</sup> Croizette, Krauss, Zulma Bouffar, Édile Riquier, etc., toutes artistes dramatiques, qui, en 1880, ont créé à Courbevoie l'*Orphelinat des Arts*, où sont élevées, année moyenne, une cinquantaine d'orphelines, filles d'artistes et de gens de lettres, établissement dont la prospérité est soutenue aujourd'hui par les dons d'une armée de femmes de bien, comme il en existe tant en France.

N'omettons pas de rappeler que la légionnaire avait reçu, en 1872, une médaille d'honneur décernée par le maire du 10<sup>e</sup> arrondissement de Paris pour des

soins donnés à l'ambulance du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Entre temps Marie Laurent a épousé un baryton, Alliouze, dit Laurent, puis un acteur, Desrieux.

L'excellente actrice a renoncé à la scène, mais non à son art : elle a ouvert chez elle un cours de mimique et de déclamation qui, dit-on, est fort suivi.



### 38. — M<sup>me</sup> MICHELLE GOURDON

(SŒUR ÉVELINE)

Sœur Éveline, qui fut autrefois M<sup>me</sup> Michelle Gourdon, appartient à l'ordre hospitalier des Sœurs de la Sagesse de Lorient, ordre autorisé en 1811, ayant sa maison mère à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée) et comptant aujourd'hui environ 2.600 membres répartis dans les hospices et les écoles de la Bretagne, de la Normandie, du Poitou et de la Vendée.

C'est à l'hôpital militaire de Lorient que le décret du 28 décembre 1888 vint annoncer à sœur Éveline que ses trente-cinq

années de dévouement étaient sanctionnées par la croix de la Légion d'honneur.

La modeste et vigilante infirmière parut surprise qu'on la récompensât : se dévouer efficacement à l'humanité malheureuse lui semblant une mission toute naturelle.

Soigner des soldats atteints du typhus, de la variole, du choléra durant les guerres de Crimée, d'Italie et de 1870-71, lui paraissait être un acte de charité des plus simples.

M<sup>me</sup> Gourdon est fille d'un métayer angevin : elle est née à Jallais (Maine-et-Loire), le 9 décembre 1824.



### 39. — M<sup>me</sup> CORALIE CAHEN

M<sup>me</sup> Cahen a été décorée le 28 décembre 1888, en même temps que sœur Éveline, pour services exceptionnels rendus aux ambulances de Metz et de Vendôme en 1870 et à l'œuvre des prisonniers français en Allemagne en 1871-1872 : tels sont les considérants du décret.

Les amateurs d'art ont vu, au Salon de 1886, le délicieux portrait, gravé en taille-douce par Lamotte, de cette intrépide et intelligente philanthrope. De beaux yeux noirs sous une chevelure de neige, et de nombreuses décorations sur le corsage

donnaient de l'intérêt et de l'originalité à cette gravure exquise.

De leur côté, les amateurs de littérature ont pu faire connaissance déjà avec M<sup>me</sup> Coralie Cahen ; en effet, Ludovic Halévy, dans *l'Invasion*, l'a dépeinte au récit de l'épisode de Graudenz.

Ce fut à Borny que la noble ambulancière donna ses premiers soins aux blessés ; elle alla ensuite à Metz, suivit après cela les opérations militaires jusqu'à Vendôme, où elle créa de vastes ambulances, — qui furent rapidement peuplées, hélas ! — et enfin, elle se rendit en Allemagne auprès des prisonniers français, visitant les forteresses et les campements qu'ils occupaient, prodiguant aux malades des soins et à tous des consolations.

C'est grâce à l'activité de cette femme de bien que l'on put connaître le nombre des prisonniers morts. De sa visite dans plus de cinquante forteresses ou campements, elle rapporta au Ministère de la

guerre soixante mille fiches individuelles, scrupuleusement classées, représentant le nombre de nos soldats tombés malades en Allemagne et sortis des ambulances étrangères, ou morts ou guéris.

L'impératrice Augusta voulut voir cette femme extraordinaire. Après une conversation qui avait duré deux heures, l'impératrice dit à M<sup>me</sup> Cahen : « Je voudrais qu'il y eût un lien entre nous. » Puis, elle prit la croix rouge qu'elle portait et la passa au cou de M<sup>me</sup> Cahen, en ajoutant : — « Ceci n'est que l'emblème sous lequel nous avons toutes deux essayé de soulager les misères du soldat. »

La bienfaitrice française profita de sa haute relation pour obtenir la grâce de quelques-uns de nos troupiers retenus emprisonnés pour quelques menus faits d'insubordination, bien excusables sous les baïonnettes de nos vainqueurs.

Nous ne terminerons pas cette trop courte notice sans rappeler un mérite

d'ordre différent à l'acquit de l'excellente femme. M<sup>me</sup> Cahen est sculpteur. Depuis 1879, elle envoie au Salon des bustes remarquables, signés Karl Ivel.

M<sup>me</sup> Cahen, née Coralie Lévy, naquit à Nancy en 1827. Elle est veuve d'un médecin distingué.



## 40. — M<sup>me</sup> PEYRÉMOND

(SŒUR VINCENT)

Outre les quarante-trois années de services rendus par sœur Vincent, le décret du 30 décembre 1888, qui lui confère le grade de chevalier dans notre ordre national, fait ressortir le dévouement dont elle fit preuve en Égypte pendant les épidémies cholériques de 1848, 1852, 1865 et 1883.

Madame Marguerite Peyrémond, qui appartient à l'ordre de Saint-Vincent de

Paul, est supérieure de l'hôpital européen d'Alexandrie.

Elle naquit le 20 février 1821 à Riomès-Montagnes, dans le Cantal. Son père était tisserand.



#### 41. — M<sup>me</sup> KINDT

(SOEUR MARIE DE L'INCARNATION)

C'est en récompense de trente années de services dans l'enseignement que cette institutrice religieuse a reçu, par décret en date du 13 juillet 1889, le ruban de chevalier de la Légion d'honneur.

Madame Louise-Adélaïde Kindt est directrice de l'école communale de filles de la Basse-Terre (Guadeloupe), non loin de la Pointe-à-Pitre, où elle naquit le 2 janvier 1829.



## 42. — SŒUR DAFFIS

Sœur Jeanne-Joséphine Daffis est à la fois directrice de l'hôpital et directrice de l'école de filles de Sousse (Tunisie).

Les services publics qu'elle a rendus, et qu'elle rend encore, durent depuis plus d'un demi-siècle; ils se chiffrent par cinquante-sept années. Aussi avait-elle été l'objet de plusieurs présentations pour la croix. Ce n'est que le 31 décembre 1889 que le décret qui décore sœur Daffis fut signé.

La remise de sa croix par notre vice-consul à Sousse a été l'occasion d'une céré-

monie touchante à laquelle assistaient les consuls étrangers, les corps constitués, une délégation de l'armée et une foule nombreuse.

Le Bey de Tunis a joint à la décoration française le cordon de grand'croix du Nicham Iftikar.

Sœur Daffis appartient à la Congrégation de Saint-Joseph-de-l'Apparition, dans laquelle elle entra en 1828.

Elle est née dans l'Ariège, à Engomar ; ses parents étaient boulangers.



## 43. — M<sup>me</sup> DE FRIEDBERG

M<sup>me</sup> de Friedberg, née Jeanne-Lise-Joséphine Berecka, comptait trente années de services rendus à l'enseignement lorsqu'elle fut décorée le 3 mai 1890.

Elle mourait quatre mois après avoir reçu cette haute récompense (le 2 septembre), à l'âge de soixante-huit ans.

M<sup>me</sup> de Friedberg n'avait publié aucun ouvrage ; sa vie s'était écoulée à diriger des établissements scolaires. Après avoir rempli les fonctions d'inspectrice générale, elle fut nommée directrice de l'École normale supérieure d'institutrices de Fontenay-aux-Boses.

A moins d'être de l'Institut, ou recteur, on ne saurait atteindre un degré plus élevé dans la hiérarchie universitaire.

La rosette d'officier de l'Instruction publique lui avait été accordée peu d'années avant sa mort.

Cette légionnaire, née le 28 août 1823 à Rennes, était fille d'un capitaine d'artillerie.



#### 44. — M<sup>lle</sup> TOUSSAINT

M<sup>lle</sup> Toussaint est institutrice ; or, les institutrices remarqueront non sans plaisir que la croix de la Légion d'honneur commence à prendre le chemin des écoles et qu'en haut lieu leur merveilleuse patience, jusqu'ici admirée seulement, sera désormais récompensée.

M<sup>lle</sup> Marie-Anne-Julie Toussaint, directrice des écoles professionnelles Éliisa Lemonnier, et membre de la Commission d'hygiène scolaire, a été décorée le 12 juillet 1890 pour vingt-huit ans de ser-

vices rendus à l'enseignement technique.

Fille d'un pharmacien, elle est née le 22 mai 1839 à Castelnaudary (Aude).



#### 45. — M<sup>me</sup> DESCLAUX DE LATANÉE

Lorsque M. Carnot visita la pittoresque ville de Pau, en 1891, il ne manqua pas de se rendre au milieu des intéressants habitants de l'hospice.

On lui présenta la supérieure, M<sup>me</sup> Desclaux de Latanée, et il apprit que cette généreuse femme demeurait attachée, quoique pourvue de revenus appréciables, à l'établissement hospitalier depuis l'année 1847, c'est-à-dire depuis quarante-quatre ans. Elle ne l'avait momentanément quitté que pour suivre nos troupes en Crimée et prodiguer aux blessés les

soins urgents que son expérience rendait plus efficaces.

Voici l'état de ses services exemplaires :

Entrée à l'hospice de Pau en qualité de Fille de la Charité, le 21 septembre 1847.

Expédition de Crimée en 1854-55 ;

Nommée, à son retour de Russie, supérieure de l'hospice de Pau le 8 novembre 1856 ;

Chevalier de la Légion d'honneur, le 28 mai 1891.

M<sup>me</sup> Desclaux Eugénie-Caroline est née le 6 mai 1818 à Latanée (Lot-et-Garonne). Lorsque nous aurons dit qu'elle consacre sa fortune au soulagement des pauvres, nous aurons terminé l'histoire de cette vie de charité si simple et si droite.



## 46. — M<sup>lle</sup> MALMANCHE

M<sup>lle</sup> Marguerite Malmanche est la fille d'un modeste tailleur bourguignon ; elle est née à Auxonne (Côte-d'Or), le 31 octobre 1847.

Elle a été décorée le 12 juillet 1891 en qualité d'inspectrice des cours d'enseignement professionnel de jeunes filles, après 21 ans seulement de services rendus à l'instruction publique.

M<sup>lle</sup> Malmanche est une des femmes qui ont été décorées jeunes, elle reçut, en effet, la croix à 44 ans.

Les titres à cette distinction sont géné-

ralement plus longs à acquérir, surtout par les femmes ; néanmoins, nous comptons quelques privilégiées. Ainsi en dehors de M<sup>lle</sup> Dodu, légionnaire à 28 ans, on sait à la suite de quelles circonstances exceptionnelles, on peut nommer M<sup>me</sup> Frary-Gross, décorée à 43 ans, et M<sup>me</sup> Dieulafoy, à 35 ans.



## 47. — M<sup>me</sup> TIVOLLIER

(SŒUR THÉRÈSE)

M<sup>me</sup> Eugénie Tivollier, en religion sœur Thérèse, ou mieux sœur Tivollier, puisque c'est ainsi qu'elle signait, naquit le 9 février 1821 dans le département de l'Isère, à Entre-Deux-Giers.

Dès l'âge de 25 ans, elle se joignait aux Sœurs de Saint-Vincent de Paul et prenait sous la bure du service dans les hôpitaux de Roye, du Gros-Caillou, de Lyon et de Toulon. En 1860, elle était nommée supérieure et envoyée à l'hôpital militaire

de Constantine. C'est à ce poste qu'elle reçut la croix que lui conférait le décret du 29 décembre 1891, récompensant ainsi 45 années de services et 32 campagnes.

Sœur Tivollier est morte en avril 1893, quinze mois après son entrée dans notre ordre national.

Si elle n'en porta pas longtemps les insignes, elle eut, du moins, la consolation de mourir en possession du plus haut témoignage de gratitude que l'humanité puisse offrir à ses bienfaiteurs, de leur vivant.



## 48. — M<sup>me</sup> MEURIER

(SŒUR ÉLISABETH)

Celle-ci appartient également à l'humble congrégation des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, sous le nom de sœur Élisabeth.

M<sup>me</sup> Marie-Louise Meurier est née à Cancale (Ille-et-Vilaine), le 15 octobre 1826.

Le lieu de sa naissance n'est pas étranger au choix de son œuvre de charité. En effet, témoin dès son enfance des malheurs, des deuils et de la misère de notre population maritime, population qu'on oublie trop, parce qu'elle ne sait pas se plaindre, sœur Élisabeth résolut de consacrer à ces mar-

tyrs de la mer son temps, sa sollicitude et ses revenus.

Elle créa dans ce but, à Dieppe, l'orphelinat de Notre-Dame-des-Flots, dit des *Petits Mousses*, où sont recueillis et élevés jusqu'au jour où ils pourront s'embarquer les enfants mâles des marins naufragés. L'œuvre, entretenue des deniers de la fondatrice, fonctionne depuis trente-deux ans, et l'on doit ajouter que l'établissement, hélas ! ne se dépeuple pas, car le nombre de ses petits pensionnaires est presque constamment de soixante-dix.

Après trois propositions, M<sup>me</sup> Meurier fut nommée chevalier de la Légion d'honneur le 11 juillet 1892.

La récompense ne dut pas trouver différente la charitable femme, certainement. Toutefois son cœur avait déjà éprouvé, quelques années auparavant, une bien douce joie lorsqu'elle vit s'élever, non loin du sien, un autre orphelinat créé sur le même type, dans une intention analogue,

dans un élan égal de la passion du bien, et enfin, sous son inspiration. Un philanthrope intelligent, d'une philanthropie efficace, active, puissante, de celles qui prêchent d'exemple, M. Eugène-Thomas Creton, laissa des fonds à sa mort pour la création d'un orphelinat, destiné celui-ci aux petites filles de naufragés. Il donna une propriété meublée valant 140,000 fr., une somme de 11,000 fr. et une rente annuelle sur l'Etat de 34,000 fr. L'orphelinat fut placé sous le vocable de Sainte-Elisabeth, en souvenir de son instigatrice et reconnu d'utilité publique le 20 avril 1886.





## 49. — M<sup>me</sup> BROCHARD

Celle-ci est une humble parmi les vaillantes et les dévouées. M<sup>m</sup> Brochard, née Blivet, est fille d'un simple douanier, et ce sont de simples douaniers, obscurs et braves soldats, toujours en campagne, qui portèrent l'enfant de leur camarade au baptistère de la petite église de la commune de Plougrescant dans les Côtes-du-Nord; l'enfant, venu au monde le 3 mars 1854, reçut comme la plupart des Bretonnes les doux prénoms de Jeanne-Marie.

On les eût bien surpris, ces humbles, si on leur eût dit que la pouponne née à

l'ombre d'un clocher perdu de la Bretagne, recevrait un jour cette étoile de la Légion d'honneur que leurs capitaines ont tant de peine à ne pas atteindre.

A l'âge de 17 ans, le 1<sup>er</sup> août 1871, M<sup>me</sup> Brochard entrait à l'hôpital Tenon pour y remplir les pénibles fonctions d'infirmière; elle s'y distingua par une abnégation vigilante, devint journalière, puis suppléante et enfin sous-surveillante; c'est dans cet emploi, le 31 décembre 1892, que lui fut conféré le brevet de légionnaire en reconnaissance des soins courageux qu'elle avait donnés au péril de sa vie à des cholériques.

Entre temps, elle avait été sous-surveillante aux Petits-Ménages, où les pauvres vieux — ceux qui restent — la regrettent encore : soit dit sans porter atteinte au respect, à la considération, à la gratitude qui sont dus aux infirmières et surveillantes actuellement en fonctions.



## 50. — M<sup>me</sup> KÆCHLIN-SCHWARTZ

M<sup>me</sup> Kœchlin, née Emma Schwartz.

Fille d'un chimiste.

Née à Mulhouse le 25 mars 1838.

Présidente actuelle de l'*Union des Femmes de France*.

Décorée le 27 décembre 1893.





Ici s'arrête, jusqu'à de nouveaux décrets, la liste des cinquante premières femmes décorées de la Légion d'honneur (1).

On a vu, par l'exposé rapide des services rendus par elles à la patrie, qu'elles n'ont pas *volé* leur décoration.

L'esprit actuel de libéralisme et de jus-

---

(1) Il en a été cité cinq autres, mais nous croyons à une confusion entre notre ordre national et quelque autre distinction, car nos recherches sont demeurées infructueuses. Voici les noms de ces cinq légionnaires *douteuses* : Berthe Rocher, fondation d'un hôpital ; lady Pigolt, dévouement en 1870-71 ; M<sup>me</sup> Dubar, sœur Victoire de Nancy ; sœur Césarine, trinitaire à l'hospice d'Annonay, et Anna Giraud, ou Guiraud, femme Goumard, cantinière décorée en 1839 pour fait de guerre en Algérie, morte en 1881 à l'hospice Saint-André de Bordeaux. Les renseignements que l'on pourrait nous donner sur ces femmes seraient accueillis avec une profonde gratitude.

tice facilite aux femmes l'accès de notre Ordre national (1).

Nous sommes loin du temps où M<sup>me</sup> de Genlis fut vigoureusement éconduite parce qu'elle présentait, ou faisait présenter, au fondateur de l'Ordre, une liste de femmes méritant la croix de la Légion d'honneur.

Ce zèle de M<sup>me</sup> de Genlis était, d'ailleurs, en échec avec le mépris pour le ruban rouge affiché hautement par une autre femme qui avait pour cela des motifs politiques, M<sup>me</sup> de Staël. C'est M<sup>me</sup> de Staël qui accueillait ses visiteurs fraîchement décorés, par ce mémorable calembour : « Voici encore un des honorés (2). »

Après avoir dépassé le chiffre de 60,000, le nombre des légionnaires a été abaissé au

(1) Ce même esprit de justice accorde aux femmes une autre distinction, d'une portée pratique, nous voulons parler du *Mérite agricole*. Plus de trente femmes ont, à ce jour, été nommées chevaliers de cet ordre.

(2) MAZAR, *la Légion d'honneur*.

contingent actuel de 45,000. Or, les femmes légionnaires vivantes étant au nombre d'une trentaine, il n'existe donc qu'une femme décorée sur 1,500 légionnaires. La proportion ne saurait donc inquiéter encore les esprits jaloux. Les titres des femmes à notre distinction nationale ont une valeur au-dessus de toute critique, une prépondérance telle qu'elle force la main, en quelque sorte, au Conseil de l'Ordre.

On peut donc déclarer, croyons-nous, que ces cinquante premières femmes décorées n'ont pas connu le favoritisme.



FEMMES DÉCORÉES

DE LA MÉDAILLE MILITAIRE



## FEMMES DÉCORÉES

### DE LA MÉDAILLE MILITAIRE

Il nous paraît logique de joindre à la galerie des femmes décorées de la Légion d'honneur la liste des femmes auxquelles a été conférée la Médaille militaire. Voici cette liste :

1° Dame Madeleine Trimoreau, née Dagobert, cantinière au 2<sup>e</sup> zouaves, médaillée sur le champ de bataille de Magenta (décret du 17 juin 1859).

2° Dame Marie-Barbe Rossini, cantinière aux zouaves de la garde, blessée à Palestro (décret du 17 juin 1859).

3° Dame Perrine Cros, née Lohard, cantinière au bataillon de chasseurs à pied de la garde, blessée à Solférino et à Magenta (décret du 25 juin 1859).

4° Dame Marguerite Calvet, née Gith, Lyonnaise, cantinière au 1<sup>er</sup> zouaves, belle conduite à Solférino (décret du 25 août 1861).

5° Sœur Grégoire, blessée en Crimée, amputée du bras gauche à la suite de ses blessures, a suivi les campagnes de Crimée, Chine et Italie, connue dans les hôpitaux sous le nom de *Maman Chocolat*, morte en 1874.

6° Dame Thérèse Malher, née Lévy, cantinière au 34<sup>e</sup> de ligne, trois campagnes, blessée à Melegnano en portant secours à des blessés (décret du 19 février 1862).

7° M<sup>me</sup> Bourget, vivandière au 1<sup>er</sup> tirailleurs algériens, — 17 ans de services, douze campagnes, trois blessures en Afrique ; médaillée le 7 juin 1865.

8° M<sup>me</sup> Chabannes-Curton-Lapalice, née

Grace Maitland, femme du vice-amiral. Médaille militaire en décembre 1865, pour dévouement pendant le choléra, à Marseille.

9° Sœur Marie-Thérèse Renioud, supérieure des Sœurs hospitalières de Nuits. Cette religieuse, née à Braux en 1810, a servi pendant quarante-six ans à l'Hôtel-Dieu de Nuits. Sa belle conduite, en 1870, au combat demeuré historique de cette ville, a valu la Médaille militaire à sœur Renioud et, à sa communauté, la croix de la Légion d'honneur. Sœur Renioud est morte en 1888.

10° Jeanne Bonnemère, cantinière au 21<sup>e</sup> de ligne. Campagne de 1870. Médaille militaire et croix de Medjidié. Connue pour avoir avalé une dépêche militaire, dont elle s'était chargée, au moment où les Prussiens, campés sous Paris, s'emparaient de la courageuse femme. Jeanne Bonnemère vend des fleurs sous les galeries de la rue de Rivoli, où quel-

ques grandes dames lui paient un louis un bouquet de violettes, mais ces aubaines sont rares. La vieille brave a quatre-vingt-dix ans. (*Voir, plus haut, nos Femmes militaires.*)

11° Dame Petitjean, cantinière au 127<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale; fait d'armes au plateau d'Avron (décret du 29 janvier 1871).

12° Dame Philippe, du 72<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale. Champigny et Montretout (29 janvier 1871).

13° Dame Eugénie Renom, cantinière au 216<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale. Buzenval (12 février 1871).

14° Marie Malet, née Fontant, cantinière au 21<sup>e</sup> de ligne (21 août 1871).

15° M<sup>lle</sup> Juliette Dodu, télégraphiste (décret du 23 mars 1877); a reçu, depuis, la croix de la Légion d'honneur. (*Voir les Femmes décorées.*)

16° M<sup>lle</sup> Marie - Antoinette - Léontine Weick, médaillée le 30 avril 1877 pour sa

belle conduite en 1870, étant directrice du bureau télégraphique de Louvres. M<sup>lle</sup> Weick est Alsacienne, elle est née à Schlestadt. L'administration lui a donné un bureau de tabac. (*Voir, plus haut, notre étude sur les Femmes militaires.*)

17° Dame Marie Vialard, née Cholé, cantinière au 131<sup>e</sup> de ligne actuellement en garnison à Paris, caserne du Château-d'Eau. — Trente-cinq ans de services, quatre campagnes, deux médailles, dévouement aux blessés pendant les guerres de Crimée et de 1870-71 (combats de Villejuif et des Hautes-Bruyères), diplôme d'honneur de son régiment. — Médaillée par décret en date du 24 juin 1886, sur la proposition du général Logerot. M<sup>me</sup> Vialard est Lorraine, elle est née en 1840. Les Soissonnais se rappellent la fière cantinière, défilant en tête du 32<sup>e</sup> régiment retour de Crimée, les mains pleines de fleurs, le sourire sur ses lèvres de vingt ans.

18° Dame Drouan, née Marie-Françoise Wilhem, cantinière au 59° régiment de ligne (décret du 28 décembre 1888). — 24 ans de services, campagne de Rome en 1865-67, campagne de 1870-71. S'est signalée, notamment à Borny, par son intrépidité et son dévouement. M<sup>me</sup> Drouan, née en Bavière en 1845, s'est fait naturaliser Française. Ses deux fils sont soldats.

19° Dame Boyer (Anne-Gabrielle), cantinière à l'École de gymnastique et d'escrime de Joinville-le-Pont (décret du 28 décembre 1888). — 30 ans de services, 2 campagnes.

20° Dame Joudioux, née Françoise De-côtes, cantinière au 74° de ligne, 30 ans de services ; campagnes de Solférino, de Borny, de Gravelotte et de Saint-Privat. A sauvé la vie à deux officiers sur le champ de bataille de Solférino. M<sup>me</sup> Joudioux est née à Pont-de-Beauvoisin (Isère) en 1839. La remise de sa médaille (décret du 28 décembre 1888), par le colonel du 74° ré-

giment, a été l'objet d'une touchante cérémonie.

21° Dame Catherine Laurin, veuve Dutilley, cantinière au 3° zouaves, 20 ans de services, 20 campagnes (médaillée le 12 juillet 1890). — Tout le monde sait que ce fameux 3° régiment de zouaves fut un de ceux qui furent écrasés à Frœschwiller. C'est là que la vaillante femme, dans le délire du carnage, et voyant son beau régiment anéanti, saisit un fusil et fit le coup de feu. Faite prisonnière, elle parvint à s'évader, revint à Strasbourg, où elle subit le siège et fut pour la seconde fois emmenée en Allemagne.

22° Dame Amélie Teyssier Laroze, cantinière au 137° de ligne. — Vingt-six ans de services, trois campagnes (décret du 30 décembre 1890).

23° Dame Duchamp (Jeanne-Lucie), cantinière au 3° tirailleurs algériens, 24 ans de services, 24 campagnes (décret du 29 décembre 1891).

## TABLE DES NOMS

---

Abicot de Ragis.....	65	Chagny.....	69
Adams.....	14	Charlin.....	8
Alliouze.....	141	Cholé.....	185
Audran.....	5	Cochet.....	16
Audu.....	15	Colas.....	31
		Cros.....	182
Balthazar.....	10	Dagobert.....	167
Barreau.....	17	Dafis.....	155
Bathilde (sœur).....	111	Decôtes.....	186
Beaujieu (de).....	29	Delage.....	9
Beire (de).....	32	Desclaux de Latanée	161
Berocka.....	157	Diannuy La Caze....	8
Berthon.....	119	Dieulafoy.....	107
Biget.....	53	Dodu.....	85 184
Blivet.....	171	Drevon.....	26, 73
Bonheur.....	79	Drouan.....	186
Bonnemère.....	26, 183	Duchamp.....	187
Bordin.....	30	Duchemin.....	59
Bourget.....	182	Ducoud-Laborde....	19
Boyer.....	186	Duguesclin.....	6
Bressieux- Anjou (de).	5	Dussoullier.....	67
Brétigny (de).....	7	Dutailley.....	186
Breton-Double.....	19		
Breucq.....	31	Elisabeth (sœur)....	167
Breyse.....	99	Eloi.....	137
Brochard.....	171	Ernecourt (d').....	9
Brulon.....	59	Ethwige.....	4
		Eveline (sœur).....	145
Cahen.....	147		
Cahuzac (de).....	95	Fernig (de).....	14
Calvet.....	182	Fetter.....	24
Céline (sœur).....	131	Figureur.....	19
Chabannes - Curton-		Fontant.....	184
La Palice.....	182		

Fouré de Foix.....	4	Madeleine de St-Nec-	
Frary-Gross.....	91	taire.....	9, 40
Frédégonde.....	4	Maillotte.....	6
Friedberg (de).....	137	Maitland.....	183
Furtado-Heine.....	115	Malet.....	184
		Malher.....	182
Garcin.....	101	Malmanche.....	163
Gélas.....	113	Marie (sœur).....	129
Geneviève (Ste).....	4	Marie-Ambroise(sœur)	93
Gerberge.....	4	Marie de la Croix	
Ghesquièrre.....	43	(sœur).....	103
Gith.....	182	Marie-Françoise(sœur)	105
Gourdon.....	145	Marie de l'Incarnation	
Grégoire (sœur).....	182	(sœur).....	153
Guette (de la).....	11	Marthe (sœur)....	53, 97
Guirlande de Lavaur.	4	Massey.....	31
		Massin.....	71
Hachette.....	6	Meurdrac.....	11
Hatzler.....	23	Meurier.....	167
Hélène (sœur).....	67	Meyrac (de).....	10
Honnezel (d').....	31	Moissac (de).....	129
		Monteaux (de).....	7
Jarrethout.....	89	Montfort (de).....	6
Jeanne d'Arc.....	4	Montpensier (de)....	11
Jeanne Barbe (sœur).	69	Nicolas.....	105
Jeanne-Clair (sœur)..	71	Nicolle.....	125
Jeanne de Flandre... 6		Nouat.....	93
Joudioux.....	186		
Jourdan.....	25	Onésime (sœur).....	83
Julie (sœur).....	121		
		Penin (sœur).....	81
Kindt.....	153	Perrot.....	26, 57
Kœchlin-Schwartz..6,	173	Petitjean.....	184
		Peyrémond.....	151
Labé.....	8	Philippe.....	184
Laborde.....	111	Philomène (sœur)....	119
Lacombe.....	15	Pochelat.....	15, 16
Laroche.....	103	Poncet.....	19
La Rochefoucauld... 14		Prenoy.....	10
Laurent.....	141	Proust.....	31
Laurin.....	187		
Lefebvre.....	83	Rendu.....	61
Lévy.....	182	Reniod (sœur).....	183
Lix.....	31	Renom.....	184
Lohard.....	182	Richard.....	133
Luguet.....	141		

Robin.....	14	Terme.....	127
Robins.....	13	Teyssier-Laroze.....	187
Rohmer.....	25	Thérèse (sœur).....	165
Rosalie (sœur).....	61	Toussaint.....	159
Rossini.....	181	Tivollier.....	165
		Trimoreau.....	181
Saby.....	97	Trinquart.....	51
Saint-Balmont (de)... 9			
Saint-Cyprien (sœur).	101	Vaux (de).....	10
Saint-Julien de Cahu-		Vialard.....	185
zac (de).....	95	Vignal.....	121
Saint-Paulin (sœur)..	97	Vincent (sœur).....	151
Sans-Gène.....	20	Virginie (mère).....	133
Schellinck.....	47		
Schicklin.....	5	Weick.....	29, 184
Sumons.....	30	Wilhem.....	185
Sutter.....	127		
		Yacinthe (sœur).....	127

*Du même Auteur :*

LE MONDE EST AUX FEMMES

Brochure in-8 : 1 fr.

---

MELET, Editeur